But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

N° EXCEPTIONNEL : 24 PAGES

Triomphe du XI de France à Colombes

FRANCE-ALLEMAGNE (3-1). — Ruminski, gardien de l'équipe de France, intervient avec autorité sur corner et s'empare du ballon malgré la poussée de Rahn. Au centre : Gianessi. A droite : Termath.

35 francs
24 pages - N° 373
Lundi
6 Octobre 1952
Afrique du Nord,
Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LA MERVEILLEUSE HISTOIRE DU TERRASSIER DE BROKTON

« Cet homme-là ne sait rien faire dans un ring, il n'a que le punch... » DÉCLARA L'ENTRAINEUR CHARLIE GOLDMAN, LA PREMIÈRE FOIS QU'IL VIT

ROCKY MARCIANO

JERSEY JOE WALCOTT essaya de se redresser en prenant appui sur les cordes. Ses yeux blancs roulèrent, ses lèvres gonflées par les coups s'entrouvrirent, et il retomba lourdement sur le feutre du ring, les bras en croix, au moment où l'arbitre prononçait le « out » : la fortune de Rocky Marciano était faite.

Le titre de champion du monde des poids lourds venait de changer de main et l'homme blanc, qui exécutait une danse du scalp au milieu du ring, « valait » maintenant, selon la propre expression de son manager Al Weil, plus de deux millions de dollars — sept cent millions de francs !

En descendant le « grand-père de Camden » au quatorzième round, l'Italo-Américain avait justifié la confiance de son entraîneur, le gnome Charlie Goldman, qui avait déclaré avant le combat : « Il n'y a pas au monde un homme vivant capable de battre Rocky. »

L'optimisme de l'entourage direct de Marciano n'était pas partagé cependant par tous ceux qui évoluent dans le singulier milieu de la boxe américaine, et il étaient nombreux à déclarer que le nouveau champion n'était qu'une « pièce montée ».

Maintenant, chacun s'accorde à reconnaître que Rocky Marciano a tout ce qu'il faut pour devenir un très grand poids lourd.

Sans aller si loin, car la technique primaire de Marciano n'a pas évolué à l'issue des quatorze reprises de Philadelphie, et bien que le poulain d'Al Weil ne se soit pas subitement métamorphosé, il possède néanmoins les deux atouts nécessaires pour faire une carrière :

Premièrement : le punch. Et Marciano a un punch extraordinaire.

Deuxièmement : des hommes d'affaires de talent. Et Marciano a dans son coin les managers les plus habiles qui soit.

De plus, Rocky a les qualités qui attirent le public. Il est spectaculaire, possède l'instinct d'un « killer », d'un « tueur », dans le ring; et est capable d'abattre un homme d'un seul coup de poing.

Il n'y a pas eu beaucoup de boxeurs comme ça...

Le premier fut un grand fanfaron d'Irlandais nommé John L. Sullivan, qui proclamait « qu'il pouvait rosser n'importe qui dans la maison ». Le second, Jack Dempsey, était un chemineau maussade, qui a gagné la renommé et vit maintenant dans la richesse, entouré de respect. Le troisième, un noir, né dans les champs de coton de l'Alabama, s'appelait Joë Louis. Il était calme et digne. Le creuset bouillonnant de Detroit, la « cité de l'automobile », fut le cadre de sa réussite.

Marciano peut être le quatrième.

Une mitrailleuse et des cerveaux.

Rocky est un garçon aux yeux sombres et aux cheveux noirs, c'est un ancien combattant. Il vient de la remuante ville de Brockton, dans le Massachusetts, où l'on fabrique des chaussures. Rude, extrêmement fier, jusqu'à la susceptibilité, cet Italo-Américain, qui n'a reçu qu'une éducation primaire, est armé de deux mitrailleuses : ses poings, et, derrière lui, les plus forts cerveaux de la boxe.

C'est quand il a mis Joë Louis K.O., en octobre 51, que Rocky Marciano se révéla comme un possible futur champion du monde. Il confirma ses prétentions à la couronne en démolissant, en juillet dernier, l'« épouvantail » Harry Matthews en moins de deux rounds. Entre ces deux exploits, il avait disposé de plusieurs seconds plans, des « leather pushers », des « pousseurs de cuir », comme on appelle en Amérique les boxeurs médiocres.

Rocky Marciano faillit bien trébucher, cependant, le jour où on plaça sur son chemin Lee Savold, un véritable « punching ball », qui devait servir à mettre le futur champion en vedette. Rocky gagna par K.O. technique, mais il se montra si mauvais, si décevant, que la conclusion du championnat du monde contre Walcott dut être reportée, et le match Walcott-Ezzard Charles fut signé à sa place.

Le succès de Marciano sur Harry Matthews, présenté par les organisateurs comme un « dangereux battant que personne n'osait rencontrer », remit en selle le poulain d'Al Weill dans la course au titre.

" Il frappe plus fort que tous les autres ".

Quand Marciano descendit Joë Louis pour le compte, il étonna et stupéfia des millions de téléspectateurs et enthousiasma les 16.000 personnes qui emplissaient le Garden. Louis, certes, n'était plus que l'ombre du « Bombardier noir », mais il déclara aux vestiaires que « le blanc frappait très fort ». Et, comme on lui demandait s'il avait plus de punch que Schmeling, Joë Louis répondit :

— Il frappe plus que tous ceux que j'ai rencontrés !

Mais c'est après son succès rapide sur Harry Matthews que Marciano reçut le plus beau compliment de Jack Kearns, l'ex-manager du grand Dempsey.

— Le punch de Marciano est plus dur que celui de Dempsey.

La destinée du nouveau champion est entre les mains d'Al Weill, qui a préféré renoncer — sous la pression du président de la Commisison de New-York, Robert Christenberry — à ses fonctions de matchmaker de l'International Boxing Club (qui organise toutes les grandes rencontres) pour s'occuper des intérêts de son poulain.

Avant que Christenberry ne lui forçât la main, Al Weill avait trouvé un moyen très simple de conserver à la fois sa situation de matchmaker de l'I.B.C. et de manager de Rocky Marciano. Il avait donné le contrat de son poulain à son gendre Marty Weill, en accompagnant ce geste d'un touchant commentaire :

— Marciano est comme mon propre fils, n'est-ce pas ? Pourquoi ne le garderais-je pas dans la famille ?

Charlie GOLDMAN (à gauche) et Rocky MARCIANO

Marty Weill, manager en seconde main de l'Italo-Américain, est un négociant en joaillerie, appareils de télévision et ustensiles de cuisine.

Marty, toutefois, fut, tout le temps que dura son règne, aux ordres d'Al Weill qui dirigeait dans la coulisse les faits et gestes de son boxeur. Al contrôle tous les mouvements de Marciano, il a même droit de regard sur sa vie privée.

Rocky est marié à Barbara Cousens, la fille d'un sergent de police de Brockton, retiré. Rocky et Barbara se sont mariés en décembre 1950, mais ils ont eut besoin de la bénédiction d'Al Weill et de Charlie Goldman, qui ne tenaient pas tellement à le voir prendre épouse.

La femme du nouveau champion du monde des poids lourds passe sa vie à attendre. Elle n'a pas la permission de l'approcher quand il s'entraîne en vue d'un combat et même ses lettres sont comptées. Elle peut juste téléphoner à Rocky.

Quand ils sont ensemble, ils divisent leur temps entre Brockton et une ferme située près de North Easton, qui a été mise à leur disposition par Russell Murray, organisateur des courses de chiens, fidèle admirateur de Marciano.

Fils d'émigrant italien.

Rocky Marciano n'a jamais connu la défaite. Il a gagné ses 43 combats professionnels, dont 38 par K.O. Sur la liste de ses victimes figurent les noms des deux jeunes poids lourds qui promettaient le plus : Roland La Starza et Rex Layne. Rocky battit La Starza en 10 rounds, en 50, et envoya Layne au tapis pour le compte, à la sixième reprise, au cours de l'été 51.

Le vrai nom de Marciano est Rocco Marchegiano. Il est né le 1er septembre 1924 dans le cœur de Brockton.

Le père de Rocky, Perrino Marchegiano, émigrant italien, travaille toujours dans une fabrique de chaussures à quelques mètres de sa maison. M. Marchegiano est un vétéran de la première guerre mondiale, durant laquelle il a été gazé. C'est un petit homme qui sourit toujours d'un air désenchanté. Il a passé sa vie à lutter contre quelque chose :

D'abord, avec la langue anglaise, qu'il ne parle pas encore parfaitement d'ailleurs, puis avec la maladie qu'il a contractée au front, et, enfin, avec les soucis que procurent six enfants à élever.

La mère de Rocky, Mme Pasqualena Marchegiano, est une petite femme aux cheveux noirs, avec des yeux bruns qui se remplissent de larmes quand elle est très contente ou très triste. Elle n'assiste jamais aux combats de son fils, pas même à la télévision : elle prie...

Rocky, lui, a le visage d'un combattant du ring et son corps est celui d'un véritable athlète. Son nez est bosselé — souvenir d'une blessure de football — et ses arcades portent des cicatrices, traces de son dur métier. Ses yeux bruns ont la douceur de ceux de sa mère, et leur charme est indéniable, en dépit du regard brutal. Sa poitrine est profonde et sa taille étroite. Ses jambes sont solides, mais sa grande force tient dans ses bras et ses mains. Ses doigts sont courts et épais, et très larges, et, quand il serre ses poings gantés, ses mains ressemblent à deux boules d'acier bruni.

S'il a un tempérament de battant dans le ring, Rocky est, en dehors, le plus calme des garçons. Il ne cherche jamais la bagarre. Ainsi, un jour, peu de temps après avoir écarté Rex Layne de sa route, alors qu'il se promenait près du terrain de golf de Brockton, il ramassa une balle égarée et jongla avec, quand, brusquement, surgit un golfeur irascible, qui s'écria, furieux :

— Donnez-moi cette balle; je vous ai vu la ramasser. Si je vous y reprends, je vous envoie mon poing dans la figure.

Rocky rendit gentiment la balle et passa son chemin.

C'est pourtant en dehors du ring qu'il eut pour la première fois la révélation de ses dons de puncheur.

Avant de songer à pratiquer la boxe, il joua, en effet, au base-ball et au football, et c'est au cours d'un match qu'il réussit le premier K.O. de sa carrière.

Son équipe rencontrait sur le terrain de Brockton une formation de pompiers. L'un d'eux ne cessa d'injurier Rocky tout au long de la partie. Rocky ne répondit pas, ignorant les épithètes peu flatteuses que lui décernait son adversaire, jusqu'au moment où il reçut un coup de poing. Rocky répondit. Il frappa. Une seule fois... et il fallut asperger le jeune pompier avec de l'eau pour qu'il reprenne connaissance... quinze minutes plus tard !

Le football et le base-ball ne contribuèrent pas seuls à développer l'étonnante musculature de Marciano : son grand-père maternel, Lou Piccento, était viticulteur, et il employa le jeune Rocco au dur labeur du pressoir.

Premier combat " pro " pour 50 dollars.

C'est à son retour de l'armée que Rocky prit goût à la boxe.

Il se fixa à Fort-Lewis, s'inscrivit au club local et disputa le championnat national junior amateur de Portland, rencontrant quatre adversaires en deux nuits. Marciano en mit trois K.O., mais, se cassant la main au cours du quatrième match, fut déclaré battu en finale par un inconnu.

Ce fut son ami d'enfance Alisay (Allie) Colombo qui lui conseilla de songer à devenir boxeur professionnel.

(Lire la suite en page 11.)

AUJOURD'HUI, LE VAINQUEUR DE JOE WALCOTT, DEVENU CHAMPION DU MONDE DES POIDS LOURDS, "VAUT" PLUS DE DEUX MILLIONS DE DOLLARS

GRACE A SON SPRINT DE TOURS

Raymond GUÉGAN

POURSUIVRA SA CARRIÈRE DE ROUTIER

De l'un de nos envoyés spéciaux **Gaston BENAC**

« Je voulais abandonner les compétitions », a confié Raymond Guégan aux journalistes, apres son sprint victorieux. Ce succès va l'inciter à poursuivre.

LE CLASSEMENT

1. **Raymond GUEGAN,** sur cycle GITANE, dérailleur SIMPLEX, les 253 kms en 6 h. 11' 30" (moyenne horaire : 40 kms 861); 2. Schotte; 3. De Valck; 4. Caput; 5. ex aequo : Dupont, Molineris, Bober, Petrucci, Heyvaert, Redolfi, Grosso, Darrigade, Antonin Rolland, Schils, Kubler, Louis Bobet, André Mahé, Walschott, Verviale, Debaere, Antonin Canavèse, Teisseire, Quentin, Stablinski, Baffert, Siguenza, Telotte, Bernard Gauthier, Rosseel, Bermudez, Brûlé, De Vos, Garcia, Denys, Deledda, Lambrecht, Berton, Bertho, Decock, Varnajo, Platel, Dominique Canavèse, Meunier, Dolhats, Cieleska, Gino Anzile, Audaire, Giacchero, Milano, Sabadini, Dussault, Charles Joly, Nédellec, Barbotin, Debaere, Devresse, Ernzer, Jean Bobet, Linthillac, Yves Cohen, Impanis, Papazian, Piel, Decaux, Buchaille, Keteleer, Kirchen, Hugo Anzile; 68. Morvan, à 34"; 69. Buchaille, à 42"; 70. Dacquay, à 57"; 71. Suikerbruyck, à 2' 14"; 72. Chupin, à 6' 20"; 73. Pamboudjian; 74. Loos, à 8' 41"; 75. Polo; 76. Jochums; 77. Carrea; 78. Molinéris, à 9' 2"; 79. Lagrange, à 9' 37"; 80. Moineau; 81. Creppa, à 9' 42"; 82. Couvreur, à 13' 20"; 83. Meneghetti; 84. De Santi; 85. Bourgeois; 86. Goussot, à 13' 35"; 87. Darnauguilhem, à 15' 53; 88. Wisinski, à 20' 4".

★

Les organisateurs de Paris-Tours procéderont aujourd'hui au développement des différents films de l'arrivée qui ont été pris hier. Après avoir examiné ces documents, il est vraisemblable que le classement de Paris-Tours, dont quatre coureurs seulement ont été classés, sera complété.

TOURS. — Déception que ce sprint massif après un fort intéressant Châteaudun - Avay-sur-Cher, conduit à grande allure, parce qu'agrémenté d'une chasse pleine d'intérêt entre les huit hommes de tête et le peloton.

La victoire de Guégan est celle du grand gabarit, bon sprinter, l'homme de la fin, le leader des critériums français. Un peu la réédition du succès d'André Mahé il y a deux ans...

— Cette victoire arrive à point, me disait Guégan, car je viens d'avoir trente ans et je songeais à « raccrocher » malgré mes bons classements au cours de la saison.

Ce n'est pas, de loin s'en faut, le succès escompté des jeunes, puisque le presque vétéran Schotte est second, Caput le suivant de près. Mais c'est bien plus qu'on ne pouvait le supposer la lente faillite d'une épreuve qui ne s'impose plus, surtout en fin de saison. Le parcours, trop plat, amène presque obligatoirement des regroupements qui tuent l'intérêt de l'épreuve.

Tant que Paris-Tours n'effectuera pas un crochet par Château-Chinon et une région un peu vallonnée, il en sera ainsi. Et, pourtant, on put croire un instant que le Paris-Tours 52 allait se terminer par la victoire des attaquants du jour, par celle d'un Petrucci, d'un Redolfi. Il n'en fut rien.

Nous avons pensé un instant qu'un jeune Français allait réaliser un exploit marquant quand Jean Bobet, avant Amboise, tira courageusement son épingle du jeu et se rapprocha des leaders. Même silhouette, même allure que son frère, même combativité. Hélas! stoppé par les voitures au passage de la Loire, sur la passerelle, il échoua à 250 mètres des échappés fonçant après Bléré à cinquante à l'heure.

Louison Bobet, Kubler n'ont pas démérité. Ils furent des « travailleurs défensifs », si je puis dire, parce qu'ils s'attachèrent surtout à ramener le peloton sur les fuyards.

Mais, malgré tout, cette épreuve sonne creux, car elle n'apporte aucune de ces conclusions que nous attendions, qu'attendaient les sportifs. Il y a mieux à faire qu'essayer de ressusciter Paris-Tours pour apporter le bouquet de la saison cycliste française. Trop d'hommes fatigués, pas assez de jeunes attaquants jouant leur chance! Les fleurs de ce triste automne sont bien pâles!

L'ECHAPPEE DES DOUZE

Les quelques départs en flèche du début rapidement effacés, la bataille ne commença guère qu'aux avancées de Châteaudun.

L'affaire ne devint sérieuse que lorsque Bernard Gauthier, Keteleer, Moineau et le jeune Heyvaert eurent fait le trou. Mais c'est Petrucci qui, démarrant à l'entrée de Châteaudun, donna tout le mordant à cette échappée par léger vent arrière. D'autant plus qu'il emmenait dans sa roue quelques rouleurs consciencieux, puisqu'il s'agissait de Redolfi, Morvan, de Santi, Dacquay, Grosso, Blusson, Schils, Audaire. Treize d'abord, douze ensuite, Bernard Gauthier ayant été victime d'une crevaison. Ils roulèrent régulièrement à 45 et 48 à l'heure vers Vendôme, puis vers Châteaurenault.

Et pourtant, à l'arrière, on ne s'était pas endormi. Les frères Bobet avaient fourni un gros effort pour essayer de rejoindre les fugitifs. Ils avaient même regagné dix secondes en dix kilomètres mais, peu soutenus, ils avaient reperdu progressivement du terrain avant Vendôme.

Le match-poursuite entre les deux troupes n'en avait pas moins agrémenté l'après-midi sur les plateaux beaucerons.

Ils gagnaient, ils reperdaient quelques secondes; c'était une course accordéon à plus de 40 à l'heure. Le peloton de tête avait oublié, tour à tour, Moineau, de Santi, Blusson, au bout de leur rouleau.

JEAN BOBET TENTE SA CHANCE

Mais voilà que le peloton chasse à une minute des huit leaders. Un maillot orange se détache :

— Voilà Bobet! criait-on à bord des voitures. Vas-y, Louison!

Oui, c'était bien un Bobet, mais c'était Jean qui fonçait à grande allure sur les échappés de Châteaudun avec sa brillante forme du Grand Prix des Nations.

Jean Bobet avait été stoppé par les voitures sur la passerelle provisoire tendue sur la Loire. Mais le peloton de tête, sentant le danger, était reparti à fond; les compteurs des voitures enregistraient du soixante à l'heure. Redolfi avait grimpé le petit mur de Bléré en tête. L'effort des leaders n'avait pu empêcher les chasseurs de se rapprocher à vingt kilomètres de l'arrivée. Les huit étaient rejoints cinq kilomètres plus loin. Un bel effort de cent kilomètres conduit par un Petrucci très combatif avait échoué du fait surtout que le groupe ne comprenait pas assez d'hommes de classe et que Bernard Gauthier, le meilleur rouleur, avait disparu. Seul Morvan, et par instant Grosso, donnèrent un sérieux coup de main à Petrucci. Petrucci leader d'attaque, c'était insuffisant.

Le regroupement fait, une échappée à trois avec Varnajo et Deledda était stoppée à trois kilomètres du but et, dans la côte de l'Alouette, le grand Guégan prenait la roue de Mahé et se détachait d'un groupe compact dans lequel Schotte, De Walk, Caput, précédant Louison Bobet, se détachaient. Kubler était très près.

Un beau sprint, sans doute, mais un sprint qui était impuissant à nous convaincre.

Parmi les jeunes, on avait sans doute remarqué Schils, Dacquay et Heyvaert. Quant à Pierre Michel, victime d'une chute, il était blessé à l'œil et au menton.

Un Paris-Tours qu'on oubliera bien vite.

EN TREIZE ANS, J'AI GAGNÉ CINQUANTE COURSES, MAIS PARIS-TOURS EST MA PREMIÈRE "CLASSIQUE"

par **Raymond GUÉGAN**

TOURS. — Cette grande victoire vient à point. En effet, Raymond Louviot n'avait pas l'intention de me conserver au sein de son équipe 1953 ; j'allais me mettre à la recherche d'une marque. Paris-Tours était, pour moi, en quelque sorte, une planche de salut. J'ai donc couru pour gagner.

A Chartres, j'ai tenté ma chance, en compagnie de Rémy et de Moineau. Mais la contre-attaque sévère des équipiers de Louison Bobet et de Kubler nous a obligés à rentrer dans le rang.

Par la suite, j'ai cru que l'échappée des onze, dans laquelle figuraient notamment Petrucci, Grosso, De Santi, Redolfi, mes équipiers Stablinski, Heyvaert, était la bonne.

Heureusement, Jean Bobet a tout remis en question. Sa fugue solitaire à la poursuite des fuyards a stimulé le peloton. Pour le rejoindre, j'ai effectué, sans rechigner, ma part de travail. Kubler roulait tel un forcené, moi aussi. Lorsque je me suis vu en tête à 5 kilomètres de l'arrivée, j'ai pensé à une possible victoire au sprint et, au bas de la côte de l'Alouette, j'étais certain de triompher.

A la sortie du mauvais passage boueux, André Mahé a démarré sèchement. Prompt comme l'éclair et désireux de vaincre, j'ai mis mon 51 × 15 et j'ai sauté sur sa roue, aux 300 mètres.

J'ai débordé Mahé aux 200 mètres et j'ai fini comme j'ai pu, en me donnant au maximum.

Cette victoire me comble de joie. Sans fausse modestie, je crois qu'elle est bien accueillie, si j'en juge par les nombreuses félicitations que m'ont décernées mes adversaires et camarades.

Je cours depuis 1939, il y a donc treize ans, et j'ai gagné une cinquantaine de courses, presque toutes au sprint. Mais c'est ma première grande victoire dans une « classique ». A trente ans, il était temps que je me réveille ! Cela sert tout de même d'être sprinter...

Cette saison j'ai remporté six courses : « Libre Poitou », une étape du Tour d'Afrique du Nord, à Pornichet devant Bevilacqua, le Grand Prix de Thizy, le Grand Prix d'Aurillac et, enfin, Paris-Tours. D'autre part, je me suis classé cinquième de Paris-Saint-Etienne, neuvième des Boucles de la Seine, etc.

En dépit de ce palmarès, j'allais être chômeur. Cette fois, Raymond Louviot, qui a toujours été très gentil pour moi, va être contraint de renouveler mon contrat.

Je pense disputer, dimanche prochain, le Circuit de l'Indre, puis le Tour de Lombardie. Et si André Mouton a besoin de mes services pour des américaines ou des omniums au Vél' d'Hiv', je suis son homme...

(Recueilli par René MELLIX.)

PARIS-TOURS

1er R. GUÉGAN sur CYCLE

GITANE

Boyaux HUTCHINSON
Dérailleur SIMPLEX
Directeur sportif : Raymond LOUVIOT
BRUNELIERE, const., Machecoul (L.-I.)

SALON DU CYCLE Stand 215 GITANE
expose tous ses modèles
et son célèbre cyclomoteur LE GITAN

Magasin : 10, Faub.-du-Temple, Paris

AGENTS PARTOUT

Braquets : 47 et 51 × 15, 16, 17, 18.
Manivelles : 17 cm.
Boyaux : 300 grammes, à l'avant comme à l'arrière.

PARIS-TOURS

1er R. GUÉGAN sur cycle GITANE

et dérailleurs avant et arrière

SIMPLEX

CHAMPION DU MONDE

La plus forte production mondiale

PARIS **L. JUY** DIJON

— SERVICE DES COURSES —

13, rue Denis-Poisson, Paris-17e

GAL. 36-86

SALON DU CYCLE - STAND 25

LA COTE DE St-CLOUD UN MATIN D'AUTOMNE

DANS le petit matin frileux de l'automne, les concurrents de Paris-Tours abordent le premier obstacle de la course : la côte de Saint-Cloud, si familière aux randonneurs parisiens. Les pavés et les virages ne désagrégeront pas le peloton dont la masse anonyme s'étire sous le regard de rares spectateurs. Le départ est trop proche encore et la fatigue qui pèsera sur beaucoup après les longues lignes droites de la Beauce n'a pas encore joué son rôle éliminateur. Les premières attaques ne tarderont cependant pas à être portées par les coureurs audacieux que la distance n'effraie sûrement pas.

TOUT POUVAIT CHANGER SANS LA CREVAISON DE B. GAUTHIER

par Jean BIDOT

TOURS. — L'atmosphère du départ de ce Paris-Tours ne semblait pas empreinte d'un regain de sérénité et d'enthousiasme.

Pour la majorité des coureurs, aucune trace de cette habituelle gravité manifestée au départ des grandes épreuves importantes et classiques.

Un délassement consécutif à une période de trêve les avait désintoxiqués des infernales bagarres de la saison.

Malgré cela, la recherche d'une brillante performance en raison de la coïncidence du Salon et de ses éventuelles tractations, ne privait pas de nombreux coureurs d'ambition et du désir de se faire remarquer.

Car si de nombreux éléments sont assurés d'un renouvellement de contrats, il en est d'autres en difficulté de prestige, de résultats, qui jouaient leur carte et leur proche saison.

Une incertitude des conditions physiques respectives n'incita pas les hommes à se livrer prématurément, et on assista jusqu'à Châteaudun à une longue expectative peu en rapport avec la particularité classique du rapide Paris-Tours. A part Meneghetti qui essaya au début de lancer l'offensive, une seule échappée de douze hommes, en tout et pour tout, anima la course.

Elle échoua près du but à une quinzaine de kilomètres de l'arrivée. Pourtant, elle aurait pu réussir. L'avance de 1' 30", avant Amboise, des huit hommes précédant le peloton compact, autorisait encore tous les espoirs.

Mais, là, est apparu un défaut tactique que j'ai constaté maintes fois : l'absence d'autorité, de déchaînement dans la lutte, quand se joue la fin de la course.

Dans une longue échappée de 120 kilomètres, comme ce fut le cas, l'allure peut être maintenue régulière durant la majorité du temps, mais elle doit être violente, acharnée dans ses ultimes instants. Et, à ce moment, qui devait être décisif, les relais, pas assez appuyés des échappées, ne faisaient pas suffisamment ressortir la différence des valeurs en fonction de l'état de fraicheur.

L'infériorité dans l'action de quelques coureurs n'a pas favorisé l'échappée. Elle a, au contraire, été nuisible.

Les huit hommes ne devaient pas rester ensemble jusqu'au regroupement final. Plusieurs relais très rapides auraient éliminé les défaillants qui brisaient la cadence et n'auraient laissé que les plus forts. Ces derniers n'auraient pas été rejoints. Il est dommage que Bernard Gauthier, victime de crevaison, ait disparu de la tête, car sa présence aurait tout changé.

Redolfi eut le mérite de tenter quelque chose dans la côte de Bléré. Mais c'était trop tard; c'est dans la côte d'Amboise que la décision devait être tentée.

Attilio a retrouvé sa merveilleuse condition; il méritait un meilleur résultat.

Le petit Dacquay m'a beaucoup intéressé. Il doit connaître un bel avenir.

Morvan fut très bon, de même que surprenante fut la performance de Stablinsky.

J'attendais plus d'allant, plus d'autorité de la part de Petrucci, Grosso et Schils, en bonne condition.

Jean Bobet a réalisé, seul, une magnifique tentative de retour. Il échoua de peu.

Son frère Louison m'a paru bien mieux qu'en milieu de saison. Il présente une nette amélioration de son état physique.

S'il ne se fatigue pas cet hiver, il se retrouvera parfait.

Baffert, Varnajo et Deledda, très brillants, manquèrent le coche de peu dans les derniers kilomètres.

Et, pour le bouquet final, je féliciterai Raymond Guégan de sa brillante victoire acquise avec une rare puissance au cours d'un sprint très difficile.

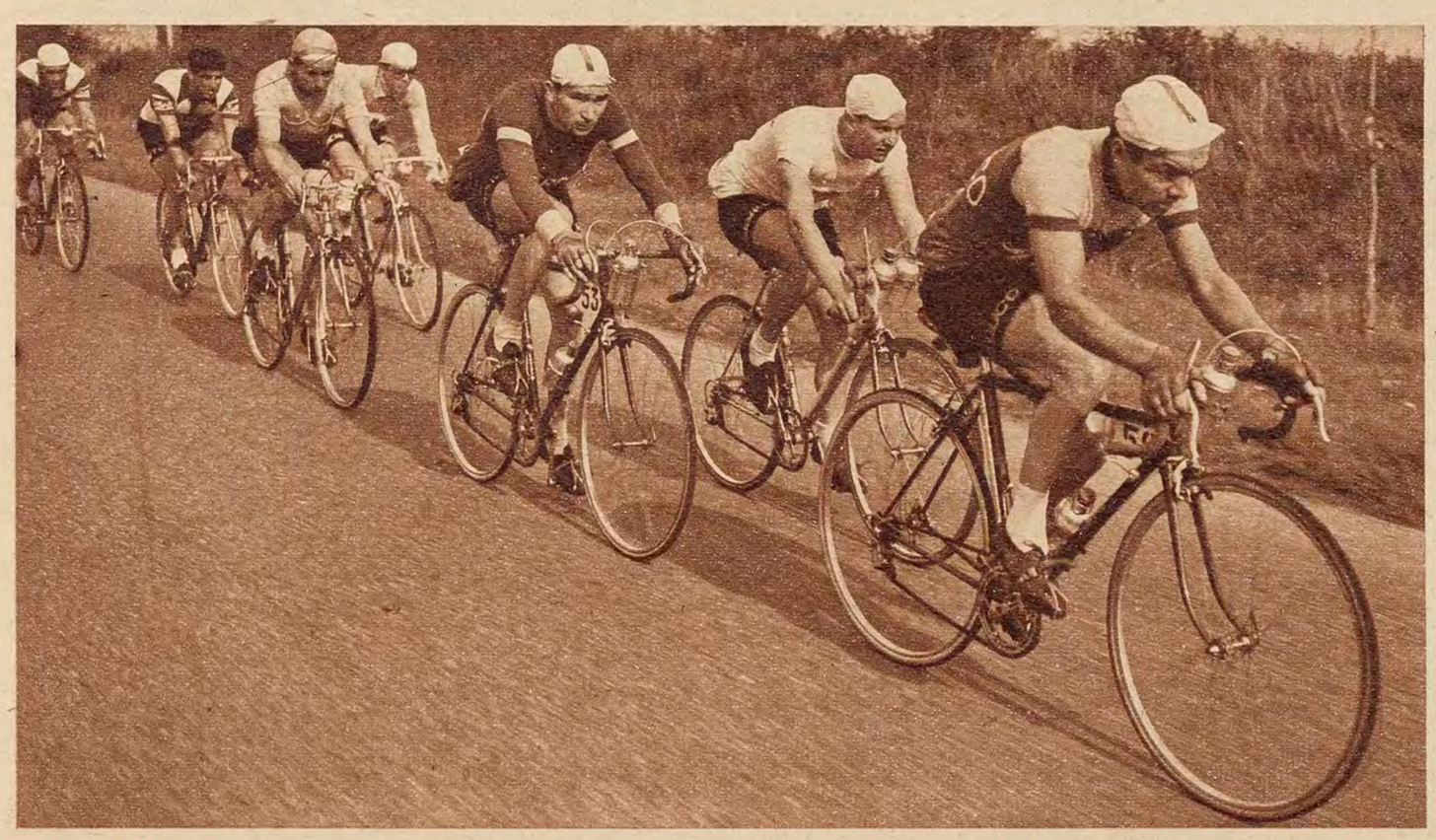
C'est une magnifique récompense pour ce brave garçon dont les grandes qualités physiques cadrent parfaitement avec le palmarès d'une grande classique. Il devrait même ne pas en être à son premier exploit!

Sur la route plate qui conduit à la ravissante cité tourangelle, le peloton file à vive allure. La bataille n'est pas encore lancée, mais les vedettes se portent déjà en tête pour éviter toute surprise. En deuxième position, on aperçoit la silhouette de F. Kubler.

La première attaque du jour revint à Meneghetti, qui s'échappa peu après Limours. Il prit plus d'une minute, mais succomba.

Louison Bobet, en bonne forme, se montra souvent en tête des chasseurs. On le voit menant la contre-attaque avec Buchaille.

Le peloton compact traverse Chartres, lancé à la poursuite du fuyard solitaire Meneghetti. André Mahé mène devant le futur vainqueur Guégan et le petit Marinelli. Meneghetti ne tar dera pas à être rejoint sous l'impulsion des ténors de la course.



Un premier groupe d'échappés, formé de Moineau, Stablinski, Schils et Heyvaert, a été rejoint par sept hommes résolus. Redolfi mène devant Moineau. Les onze coureurs de tête poursuivront leur effort mais seront rattrapés à proximité de l'arrivée.

Avant l'effort final, les éléments qui composent l'imposant peloton abordent une côte au faible pourcentage. Chacun essaie de ne pas perdre le contact, sans penser à admirer le merveilleux et doux paysage environnant. Tours n'est plus très loin...

Jean Bobet a ouvert la série des crevaisons dans St-Cloud. Il comblera rapidement son retard après avoir réparé.

Plusieurs coureurs ont fait une chute dans la traversée de Buc. L'Italien Ghirardi, le plus touché, dut abandonner.

Redolfi a démontré, en attaquant fréquemment, qu'il avait recouvré tous ses moyens. Il roule en solitaire, échappé.

La crevaison de B. Gauthier, après Châteaudun, a eu une influence certaine sur l'issue de la course. Gauthier répare.

-Cloud.
réparé.

sée de
onner.

avait
appé.

une
pare.

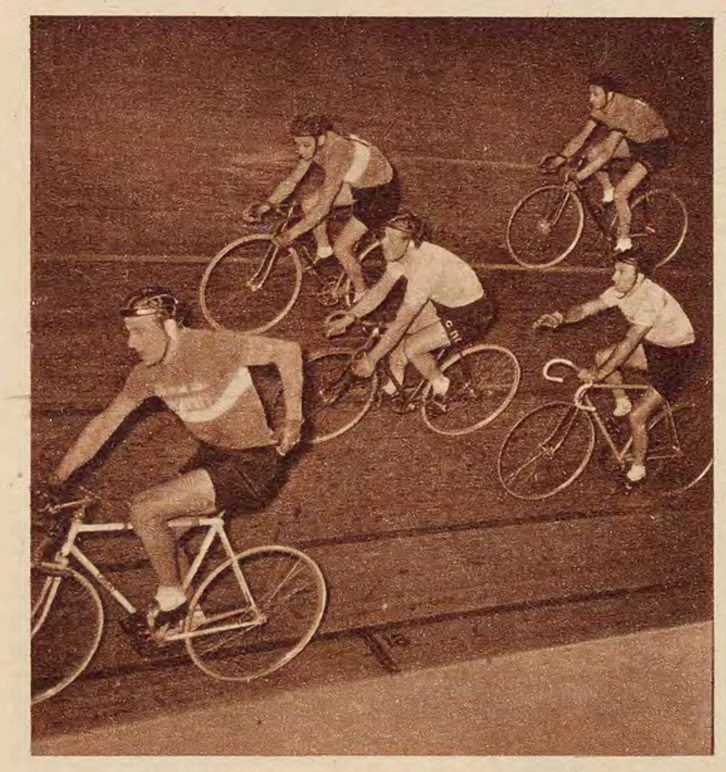
Jean Bobet, parti seul avant Amboise à la poursuite des huit hommes de tête, sera rejoint près du « mur » de Bléré.

A 20 kms de l'arrivée, le peloton comptait une centaine d'unités, mais quatre coureurs tentèrent leur chance : Varnajo, qui mène énergiquement, Van den Branden, Deledda (à g.) et Baffert. Les poursuivants (au fond) ne tarderont pas à rejoindre.

L'allure rapide des derniers kilomètres n'a pas empêché 80 coureurs de disputer le sprint au sommet de la côte de l'Alouette. L'enlevage a été confus, mais le véloce et athlétique Raymond Guégan l'emporte nettement devant Schotte, penché sur son guidon, De Walck (à g.), Caput (à dr.), qui masque en partie Bobet. Seuls les 4 premiers pourront être départagés par le juge.

CARRARA-SENFFTLEBEN UNIS L'ESPACE D'UN SUCCÈS (6 JOURS DE ST-ÉTIENNE)

Vision des « petites heures » aux Six-Jours de St-Etienne. Carrara (à g.) qui, uni pour la circonstance à Senfftleben remportera la victoire. Thyssen et Bouvard sont à ses côtés.



Au cours de la dernière soirée, Senfftleben-Carrara affirmèrent leur supériorité. « Senff » (à g.) vient de passer le relais à Carrara, tandis que Guillier (dr.) a lancé Pasquier.

Le train est très rapide au départ du mile disputé samedi à Jean-Bouin. Reiff, qui mènera presque toute la course, semble s'envoler devant Boysen et Nielsen.

Nielsen, qui a battu le record danois des 1.500 m., règle au sprint Reiff.

L'ENTRAINEUR DE NIELSEN NE S'ÉTAIT PAS TROMPÉ EN DECLARANT : " MON ÉLÈVE VAUT 4' 5" AU MILE "

APPRENANT qu'un grand mile allait se courir à Paris, l'entraîneur de Nielsen avait demandé au C.A.S.G. de bien vouloir accepter l'engagement du Danois. Le club de ce dernier prendrait tous les frais de déplacement à sa charge. Les organisateurs parisiens acceptèrent immédiatement. Nielsen, évidemment, n'était pas très connu du public français. Il n'apportait pas grand-chose à l'affiche pour les non-initiés. Mais pour tous ceux qui avaient observé avec attention les luttes olympiques, puis les résultats qui suivirent celles-ci, Nielsen était incontestablement un coureur à pied de qualité. Quatrième du 800 olympique, il avait ensuite tenu tête à Aberg au cours de la tentative victorieuse de ce dernier contre le record du monde des 1.000 mètres en 2'21"3/10, Nielsen réussissant pour sa part 2'21"8/10.

« Ce qui manque surtout à mon élève, avait déclaré tout récemment l'entraineur du Danois, c'est de pouvoir courir plus souvent contre les grandes vedettes du demi-fond. On ne le prend pas suffisamment au sérieux à l'étranger, et l'on a grand tort. Nielsen est un très grand champion en puissance. Contre Reiff, il surprendra tous les Parisiens. Pour ma part, je ne serais nullement surpris s'il réalisait 4'5". Je pense que c'est ce qu'il vaut sur cette distance... »

Certes, on voulait bien admettre que le Danois avait de la classe à revendre. On ne termine pas quatrième d'un 800 olympique par hasard. Mais de là à courir le mile en 4'5"...

C'est cependant ce que Nielsen a fait samedi à Jean-Bouin devant un public, hélas, clairsemé. Les absents peuvent le regretter amèrement aujourd'hui, car ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de voir un mile gagné en 4'4"8/10. L'entraineur du Danois était tellement certain du succès qu'il avait demandé pour celui-ci trois chronométreurs aux 1.500.

Lorsque cette distance fut atteinte, Gaston Reiff menait nettement détaché devant Boysen et Nielsen venait en troisième position, mais en 3'49"8, nouveau record du Danemark (l'ancien appartenait à Jorgensen en 3'50"4). La course semblait finie. C'est alors que, dans un rush puissant, le Scandinave rejoignait Boysen en quelques foulées, le laissait aussitôt sur place, puis s'élançait à la poursuite de Gaston Reiff. On se dressa dans la tribune. Reiff semblait fatigué et Nielsen encore plein de ressources. A vingt mètres du fil, le Belge se retourna une dernière fois (la troisième) et se vit battu. Nielsen était tout près de lui ; déjà il le dépassait. Un dernier coup de reins et il remportait la course en 4'4"8/10.

Je sais bien que le Danois a été servi par les circonstances. Lorsqu'on est fort comme Nielsen l'était, c'est une chance inouïe d'avoir Gaston Reiff pour « lièvre ». Le champion belge fit, en effet, toute la course en tête, après que son camarade de club Dooms eût mené les 600 premiers mètres à l'allure convenable pour inquiéter le record du monde (500 mètres en 1'13"5), mais Gaston Reiff faiblit légèrement ensuite. Au kilomètre (2'32"5/10), on ne pouvait plus espérer qu'un mile couvert en 4'3", ce qui eût été tout de même un spectacle. Bien que le Belge se détachât un peu avant la cloche, prenant sept mètres à Boysen et Nielsen, tandis que Karlsson et Herman ne cessaient de perdre du terrain et que Badet était plus loin encore, on vit bien que ce n'était pas le Reiff des grands jours. Cependant, les chronométreurs le pointèrent aux 1.500 en 3'48"6, ce qui n'est pas si mal. Mais, déjà, Nielsen revenait en bolide...

Qu'eût fait Barthel dans un tel mile ? Il eût triomphé, sans aucun doute, de Nielsen, Reiff, Boysen, etc. Il n'empêche que la performance du Danois est extrêmement intéressante. Nielsen vient, en effet, grossir le lot des candidats aux 4 minutes au mile. On en comptait une demi-douzaine déjà : Lueg, Bannister, Dohrow, Reiff, Barthel, Chataway, Mac Millen. L'an prochain, le mile pourrait bien être la distance à la mode. Quel organisateur parviendra à les réunir tous pour une attaque commune contre les 4 minutes ?

Pourquoi le public parisien bouda-t-il Jean-Bouin, en tout cas ? Sans doute parce qu'aucun Français (El Mabrouk ayant déclaré forfait) n'était de taille à riposter aux étrangers. Ceux-ci enlevèrent, en effet, les cinq premières places.

C'est Etienne Bally qui, en fait, sauva l'honneur de notre athlétisme en remportant de très jolie façon le 400 mètres en 48 secondes, malgré un départ un peu lent. Pour le Lyonnais, la saison se termine un peu trop tôt. Il est actuellement dans la meilleure forme qu'il ait connue cet été. « Et c'est comme ça depuis un mois, se lamentait Paul Messner. Je suis sûr qu'Etienne pourrait courir en 47"5. Mais où et quand ? Les occasions de courir dans de bonnes conditions sont si rares... »

Marcel HANSENNE.

Etienne Bally, qui connaît une forme d'arrière-saison remarquable, a très facilement gagné le 400 m., en 48", précédant nettement Martin du Gard (à dr.) et Haustant (à g.).

Un passage du 800 m. que gagnera Félicité en 1' 54" 9/10. Le vainqueur mène devant Pasquier. Le public, clairsemé dans les tribunes, suit la course sans beaucoup de passion.

MARIAGES DE CHAMPIONS : PAUL MATTÉOLI A TOULON, JOSY BARTHEL A LUXEMBOURG

Paul Mattéoli a épousé, la semaine dernière, Mlle Jacqueline Philippe, fille du directeur du vélodrome de Toulon.

A Luxembourg, le champion olympique du 1.500 mètres, J. Barthel, a uni sa destinée à Mlle Fernande Senninger.

danois
Reiff.

MPÉ

E "

chât un
Nielsen,
terrain
tait pas
e poin-
s, déjà,

ans au-
que la
n vient,
ile. On
Dohrow,
e pour-
rviendra
inutes ?
ut cas ?
aré for-
evèrent,

athlé-
secon-
ison se
eilleure
uis un
ourrait
ir dans

NE.

emar-
précé-
à g.).

9/10.
rsemé
ssion.

LE MIROIR DES LECTEURS

DE M. PAUL PERNETTE, 115, RUE DU MARECHAL-FOCH, AU CREUSOT (S.-ET-L.) :

Je ne partage pas l'avis de M. Corneloup qui trouve bizarre que votre hebdomadaire se soit arrêté sur l'exploit d'André Bonhomme. Vous ne vous y êtes pas trompé : l'effort musculaire autant que le sacrifice financier consenti par ce marcheur mérite les plus beaux éloges. Permettez-moi de vous féliciter pour votre revue sans égale à ce jour au point de vue documentation sportive. Tout y est ou presque et, si vous commettez des oublis ou consacrez plus de place à un événement qu'à un autre, il n'y a pas de quoi s'en formaliser, étant donné que tous les moyens sont certainement mis en œuvre pour satisfaire vos nombreux lecteurs. Je ne pense pas que le « Miroir des Lecteurs » dresse les sportifs les uns contre les autres, comme le prétend M. Achaume. Si l'on se réclame du nom de « sportif », on doit admettre les points de vue de tous et en discuter en toute objectivité. Je souhaite pour ma part que vous continuiez ce genre de conversation écrite dont vous avez l'exclusivité et qu'il serait dommage d'abandonner.

REPONSE. — Merci de vos compliments. Nous n'avons pas l'intention d'abandonner le « Miroir des Lecteurs », dont le succès même nous prouve qu'il répondait à un désir de beaucoup de nos lecteurs.

DE M. PHILIPPE MOILLOUD, LA BOUDINIERE, CHASSANT (E.-ET-L.) :

Dans votre dernier numéro spécial sur le Tour de France, j'ai été frappé par les photographies osées sur les coureurs. Pourquoi les montrez-vous nus dans leur baignoire ? Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Seule la course nous intéresse. Mais surtout pas de coureurs tout nus ou presque !

REPONSE. — S'il y a un reproche auquel nous ne nous attendions pas, c'est bien celui-là ! Que diable avez-vous pu trouver d'indécent dans les deux photographies représentant, l'une Van Steenbergen et Rosseel, l'autre Robic prenant leur bain après l'étape ? Et comment voulez-vous que nous représentions les champions ? En faux-col et cravate à système ? Nous avons publié ces deux clichés, l'un en raison de son caractère anecdotique, l'autre pour la valeur expressive du visage de Robic, tendu, même après l'effort. « Le sport, a dit Jean Giraudoux, est une recette morale dont l'exercice est physique. » Méditez cette pensée du grand écrivain, ami lecteur, et ne voyez pas le mal où il n'est pas.

DE M. SERGE PETRI, 52, RUE PAUL-BOUSQUET, A SETE (HERAULT) :

Je suis un fidèle lecteur de votre passionnant hebdomadaire, mais je trouve que vous parlez peu du F.C. Sète. Je m'attendais, après le match Sète-Metz, à trouver un article ou une téléphoto. Rien ! Indifférence complète. Vous préférez vous consacrer à des parties de médiocre intérêt. Un peu de sportivité, s'il vous plaît !

REPONSE. — Nous avons déjà plusieurs fois exposé quelles raisons d'horaire ou de choix de photographies nous obligeaient à ne pas illustrer tous les matches joués le dimanche. Vous avez eu satisfaction dans notre numéro 371 où nous avons largement commenté et illustré la victoire de vos favoris sur Reims. Faites-nous confiance. Nous n'avons ni parti-pris ni chauvinisme et tous les participants du championnat auront droit à notre attention à leur tour.

DE M. YVON BASSET, LA BUFFIERE (VENDEE) :

Il me semble que vous laissez dans « notre » journal une trop grande place aux conflits et controverses entre athlètes et dirigeants. Après Coppi-Bartali, puis Robic-Marcel Bidot, c'est Reiff-Fédération Belge, puis Mimoun-Equipe de France. Que diable, cessez donc ! Les sportifs admirent les exploits, mais n'aiment pas les conflits, qui ne servent qu'à dresser sportifs contre sportifs et à desservir le sport. De plus, cher « But et Club-Le Miroir des Sports », vous avez dit un bien faible « au revoir » à Guy Lapébie dans un de vos précédents numéros. Ne pourriez-vous, une dernière fois, lui consacrer une petite place en publiant son palmarès routier ? Ce sera pour le premier Français du Tour 48 un magnifique adieu. Vous rendrez ainsi hommage à sa classe et à son courage. Croyez, cher « But et Club-Le Miroir des Conflits », à mes félicitations.

REPONSE. — Ne pensez pas que nous éprouvions un malin plaisir à attiser le feu. Ce n'est pas nous qui avons suscité la controverse Coppi-Bartali, mais les lecteurs qui, à la suite de la publication des souvenirs de Fausto, lui ont reproché d'attaquer son rival. Les partisans de Coppi ont répondu et nous avons arbitré la discussion pour la clore en rendant hommage à l'un et l'autre. Pour Robic-Marcel Bidot, ce dernier a usé de son droit de réponse et rectifié certaines assertions de « Biquet » qu'il estimait erronées. En ce qui concerne les conflits Reiff-Fédération Belge et Mimoun-Equipe de France, ils ont été, hélas, bien réels et ont pris à un certain moment une acuité telle qu'il n'a pas été possible de les passer sous silence sans faillir à notre mission d'informateurs.

Lorsqu'une Fédération menace de suspendre **sine die** un recordman du monde; lorsqu'un ministre est obligé de réconcilier deux athlètes, ce sont des faits trop graves — et qui peuvent avoir sur le sport trop d'incidences — pour que nous puissions les taire. Croyez qu'il se produit souvent des incidents entre champions ou dirigeants dont la presse ne parle pas simplement dans le souci de ne pas envenimer les choses. Nous sommes les premiers à nous féliciter de voir ces querelles s'apaiser. Elles prouvent d'ailleurs la vitalité du sport et l'importance sans cesse grandissante qu'il prend dans la vie sociale, pour ne pas dire dans la vie tout court.

Nous espérions bien, en annonçant que Guy Lapébie se retirait du sport actif, que cette décision ne serait pas définitive et que sa santé se rétablirait bientôt. Nous pouvons vous révéler que, sur les conseils de l'ancien stayer Moeller, Guy entend consulter un cardiologue avec l'espoir de reprendre un jour prochain sa place dans l'arène sportive. Inutile de dire combien nous nous en réjouirions.

DE J.-P. RAMEL, AVENUE DU GENERAL-LECLERC, A HAMMAM - BOU - HADJAR (ALGERIE) :

Je suis très mécontent de la façon dont votre journal nous parvient ici. Il y a un mois, il était en vente le mercredi chez mon libraire. A présent, il n'arrive que le jeudi après-midi. Comment expliquer cela ?

REPONSE. — L'explication est fort simple : nous avons eu, à l'imprimerie, des incidents mécaniques qui ont retardé le tirage de notre hebdomadaire. Et ceci fut bien indépendant de notre volonté.

DE BERNARD KROPP, A VANEMONT, PAR CORCIEUX (VOSGES) :

Pour ma part, je vous suggère ceci : ne pouvez-vous parfois supprimer quelques photographies afin d'ajouter un ou deux articles supplémentaires. J'aime lire, mais lorsque j'ai mon « But et Club-Le Miroir des Sports » en main, la lecture ne dure pas plus d'une heure. J'espère que vous tiendrez compte de cet avis, peut-être discutable.

REPONSE. — Diable ! Faire la lecture de notre journal en une heure nous paraît être une performance peu commune. Nous pensions que l'équilibre « texte-photographies » de notre revue était maintenant réalisé, mais voilà que vous jetez le doute dans notre esprit. Nous méritions sans doute ce reproche dans le passé et, volontairement, nous avons élargi considérablement le texte pour contenter nos lecteurs. D'ailleurs, tout ceci est fonction de la place. Si « But et Club-Le Miroir des Sports » paraissait, comme les magazines américains, sur 80 pages, nul n'élèverait d'objection. Pour votre courrier, écrivez-nous et nous le transmettrons.

DE MOLINA ANTOINE, PLACE DE LA REPUBLIQUE, A SALLELES-D'AUDE (AUDE) :

Le but de ma lettre consiste à vous féliciter pour tous les soins que vous apportez à la confection de votre revue pour le plaisir de votre clientèle. J'achète votre journal depuis pas mal de temps et j'y remarque une amélioration constante. J'ai toutefois un reproche à formuler au sujet du Grand Prix des Nations. Si Yvon Marrec et Jean Bobet en ont été les révélations, je crois que vous auriez pu rendre hommage à la performance de Jésus Martinez. Vous n'avez pas seulement parlé de lui et il s'est permis de terminer la course, qu'il disputait pour la première fois, à 8' 20" du vainqueur Louison Bobet.

REPONSE. — La place nous manquait pour publier les photos de tous les arrivants et, si nous avons passé celles de Marrec et Jean Bobet, c'est que tous deux ont été constamment au sommet de la course. Terminant 3e et 4e, ils y ont joué, convenez-en, un plus grand rôle. Toutefois, conscients de la valeur de Martinez, nous lui avons consacré une place dans le « Miroir des Espoirs », une semaine plus tard, ce qui a dû vous satisfaire.

DE RAYMOND LESINA, 1, BD CARABACEL, A NICE (ALPES-MARITIMES) :

Votre journal m'émerveille chaque semaine. Vous avez accompli d'énormes progrès depuis 1948, date à laquelle j'ai commencé à l'acheter. Ne pourriez-vous publier les souvenirs de Cuissard et de Grumellon ? Je vous demande également un reportage sur les 36 clubs professionnels de football et une psychanalyse de Bonifaci.

REPONSE. — Vous pouvez lire, actuellement, les souvenirs de René Vignal et, pour l'instant, il ne saurait être question de publier ceux de Cuissard ou Grumellon. Plus tard, peut-être l'occasion se présentera-t-elle. Vos autres suggestions seront également étudiées.

DE GUY LOMPREZ, 4, VOIE DES HAUTS-MARCHES, A HENIN-LIETARD (P.-D.-C.) :

Je sais qu'une petite lettre d'encouragements vous fera plaisir. Je suis, moi, un « vétéran » de votre magazine, puisque j'ai l'avantage de posséder toute la collection depuis le numéro 1, ce qui constitue une véritable encyclopédie du sport. Je remarque que, dans le courrier, des lecteurs un peu grincheux réclament à cor et à cri plus de cyclisme, moins de boxe, s'indignent de n'avoir pas plus de commentaires sur telle course, plus de photos sur telle autre.

Moi, « chevronné » de « But et Club-Le Miroir des Sports », je dis simplement que votre magazine est parfait et formidable même.

DE MLLE BERTHE GUIRAUD, A PEZENS (AUDE) :

Je vous félicite de la réponse, très sportive, faite à « un admirateur de Vignal en Algérie ». En effet, nous avons un faible pour le rugby à XIII. Il ne faut pas oublier que nos treizistes ont fait briller nos couleurs. Ce monsieur sera sûrement satisfait, puisque, cette semaine, il n'y a eu que trois clichés concernant le rugby, bien qu'il y ait eu plus de trois rencontres. Nous ne restons pourtant pas indifférents devant les efforts des équipes de football et, personnellement, je m'y intéresse beaucoup. Je suis une fervente supportrice du Stade Rémois. D'autre part, dans le numéro 351, vous disiez à M. Lombard que les souvenirs de Puig-Aubert passeraient en automne. J'ose croire que ce sera après le récit très passionnant de René Vignal.

REPONSE. — Les souvenirs de Puig-Aubert, nous l'annonçons par ailleurs, seront bientôt publiés dans nos colonnes.

DE JEAN BRETON, 68, RUE MARBRAY, A CHAMPIGNY-SUR-MARNE :

Louison Bobet, dont je suis un admirateur passionné, vient de répondre superbement à ses détracteurs en gagnant le Grand Prix des Nations sans le secours de Barbotin. Ce dernier semble avoir de mauvais conseilleurs à ses côtés, puisqu'il se décide à quitter Stella pour ne pas rester dans l'ombre de Louison. Barbotin n'a absolument rien fait cette saison et son ami Bobet a quand même gagné sans son aide. Personnellement, je ne crois pas à la grande classe de Barbotin et il me déçoit d'agir comme il le fait en ce moment. Il le disait lui-même l'an dernier : « Bobet est mon doping ». Alors, ce n'est que de la jalousie. Je crois que Jean Bobet a plus de classe pure que Barbotin. J'aimerais que vous me donniez votre avis sur ce point et sur les suivants : 1) Que manque-t-il à Bobet pour gagner le Tour ? 2) Combien a-t-il d'enfants ? 3) Le masseur Le Bert est-il si indispensable à Louison ?

REPONSE. — D'accord en ce qui concerne Louison Bobet, mais pas du tout d'accord pour Barbotin. Il n'est certainement pas jaloux et il a la liberté de ses actes. De plus, vous avez tort de ne pas croire en sa grande classe. Son éclipse — si éclipse il y a — n'est que passagère et Barbotin se reprendra très certainement. N'oubliez pas qu'il n'a que 26 ans. Pour vos questions : 1) Bobet a des qualités d'homme du Tour, mais ses nerfs ne sont peut-être pas toujours assez solides pour envisager une victoire complète. 2) Il a deux enfants, une fille de 5 ans et un garçon de 2 ans. 3) Il est incontestable que le masseur Le Bert compte grandement dans la mise au point, morale et physique, de Bobet.

DE ANDRE ZAPAVAIRE, 9, RUE NICOLAI, ARLES (B.-D.-R.) :

J'ai lu la stupide lettre de M. Dellatolla qui ose critiquer René Vignal sur l'incident du match Racing-Olympique de Marseille et l'accuse d'antisportivité vis-à-vis du public marseillais. J'ai assisté à ce match et suis entièrement d'accord avec le bureau fédéral sur la décision qu'il prit. L'Olympique de Marseille doit supporter tous les torts et c'est M. Roessler qui incita le public à envahir le terrain après le but justement refusé d'Andersson, lequel public voulut frapper précisément Vignal sans aucune raison parce qu'il s'était montré coupable de ce fameux geste. Vignal montra surtout beaucoup de sang-froid pour ne pas subir un mauvais sort. M. Dellatolla a tort de critiquer votre journal au sujet des mémoires du meilleur gardien de but français qui met sa science au service des jeunes. Je vous pose deux questions : 1) Pensez-vous que le Stade Français puisse faire une saison honorable avec les éléments dont il dispose ? 2) Où peut-on se procurer la photo de cette équipe ?

REPONSE. — 1) Le Stade peut accomplir une saison honorable à condition, toutefois, qu'il sache lutter. 2) Nous avons transmis votre demande à notre service photographique. D'autre part, nous tenons à considérer l'incident Vignal-O.M. comme clos.

DE EMILE DEPOUDENT, A ROCHESSADOULE (GARD) :

Etant abonné depuis le début de sa parution à votre journal, je tiens à féliciter tout le personnel pour l'effort accompli depuis ces dernières années. Je vous demande de faire paraître chaque semaine une photo des joueurs d'une équipe professionnelle de la saison 52-53 en donnant des détails sur chacun de ses éléments.

REPONSE. — Votre suggestion va être étudiée avec attention.

DE BERNARD SOHOTTE, 12, RUE PASTEUR, A LUNEVILLE (M.-M.) :

C'est en 1950, lors de l'étape Gap-Briançon du Tour que j'ai fait la connaissance de votre journal. Il me surprit immédiatement par ses textes et ses photos. Mais quel effort vous avez dû fournir pour le rendre plus attrayant encore. « But et Club-Le Miroir des Sports » est bien le ruban jaune des hebdomadaires sportifs. Il est sensationnel. Souvent, vous répondez que la place vous manque. Pourquoi, en ce cas, ne pas réduire le volume de la publicité ?

REPONSE. — Un journal indépendant comme le nôtre a besoin d'un apport publicitaire pour l'aider à subsister.

UN LECTEUR JURASSIEN ASSIDU DE VOTRE REVUE :

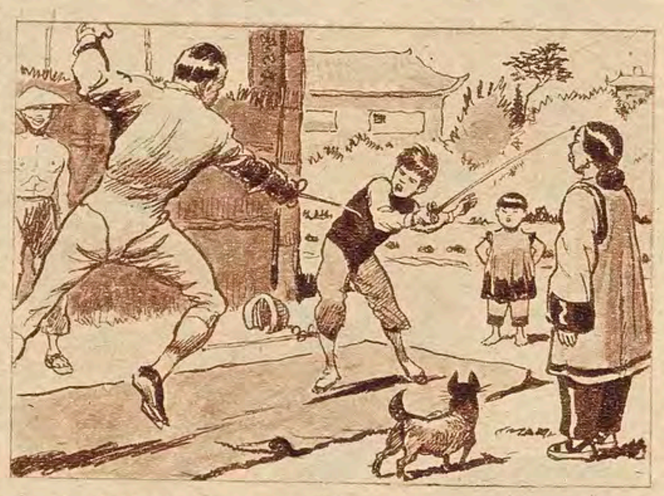
Quelle différence entre vos numéros de 1949 et ceux de 1952. Chaque semaine, je note encore quelques améliorations. Rien à signaler en ce qui concerne vos textes et vos photos, sinon que vous devriez parler un peu plus de cyclisme, sport qui compte le plus grand nombre de fervents. J'affirme que vous êtes le maillot jaune des hebdomadaires sportifs. Ne pourriez-vous psychanalyser Raphaël Geminiani et parler du différend qui existe entre le champion et les cycles Métropole ? Pourquoi ne courrait-il pas pour Bianchi dans le Tour de France ?

REPONSE. — Avouez que le cyclisme n'est pas traité en parent pauvre dans nos colonnes. En parler plus serait probablement sacrifier d'autres sports tout aussi dignes d'intérêt. D'ailleurs, durant la saison d'été, nous le développons comme il le mérite. La psychanalyse de Geminiani est à retenir pour un de nos prochains numéros. Si Geminiani ne court pas pour la marque Bianchi dans le Tour, c'est que lui-même a désiré reprendre sa liberté à cette occasion. Le Tour est, en effet, à caractère national et il est bien que le Clermontois n'ait pas voulu monter la même bicyclette que quelques-uns de ses adversaires italiens, dont Fausto Coppi.

La lettre d'UN FERVENT DU CYCLISME, A SARLAT, a été transmise à Fausto Coppi, selon son désir.

UNE CARRIÈRE PARMI TANT D'AUTRES :

ALDO EMINENTE
le nageur malgré lui

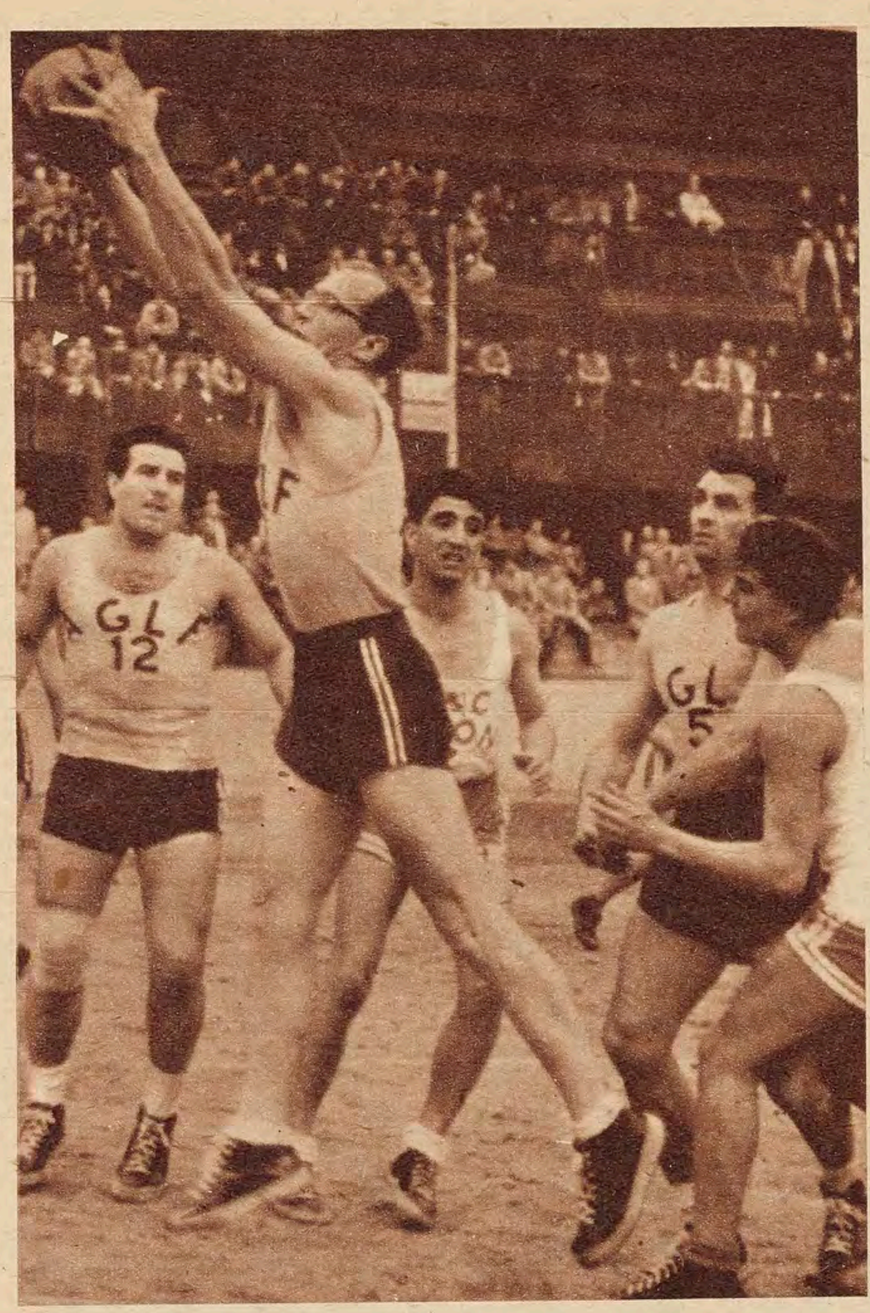


1 Exploitant de salles cinématographiques en Indochine, Emilio Eminente était un fameux champion. Escrimeur, pratiquant de hors-bord, recordman du kilomètre lancé automobile à Montlhéry, et cette année encore participant du Tour de France auto, il ne pouvait avoir qu'un fils aussi sportif que lui. De fait, le jeune Aldo, qui naquit le 19 août 1931, à Paris, tient de son père son extraordinaire vitalité. Tout petit, il était déjà ce qu'on nomme « un sacré numéro », charmant, mais toujours en mouvement et passablement casse-cou. Il avait quatre ou cinq ans lorsqu'il apprit à nager en Indochine. Son père fut son premier professeur. Bientôt, il frétilla dans l'eau comme un gardon. Mais Emilio Eminente, appréciant à leur juste valeur les qualités de détente de l'enfant, entreprit de l'initier à l'escrime et lui mit un fleuret en main, espérant en faire un Gaudin.

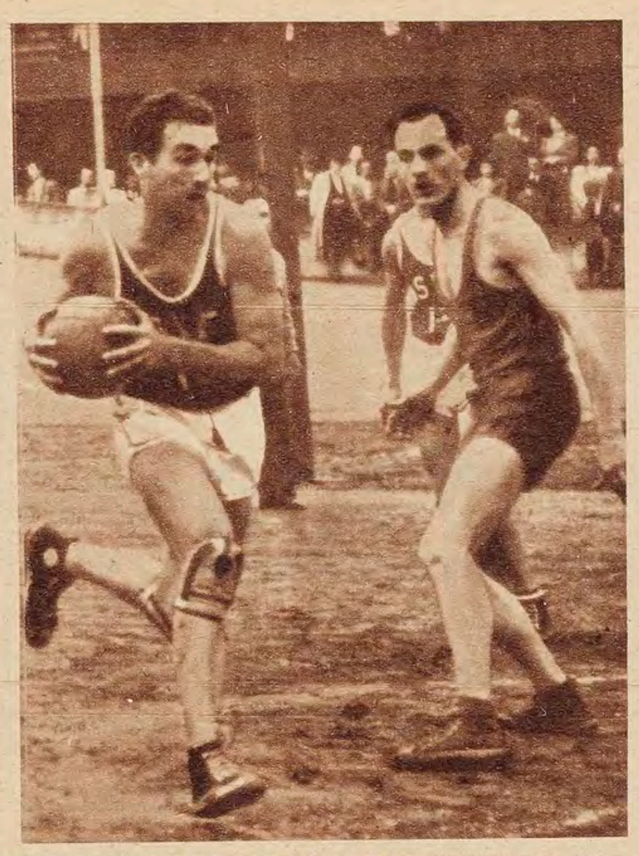
2 Le jeune Aldo, cependant, ne mordait pas à l'escrime. Son énergie demandait un sport plus actif encore. Il tâta du hockey sur gazon et, très vite, se mit en vedette. Il n'avait pas dix-sept ans lorsqu'il fut proclamé international junior. M. Eminente père était tenace. Voyant les qualités naturelles de son fils s'affirmer, il chercha de nouveau à l'orienter vers l'escrime. Un beau jour, il l'envoya au Racing pour s'y inscrire à la section spécialisée. Aldo, que l'escrime rebutait, choisit... la natation. La fin de l'année 1950 le trouva donc engagé dans un nouveau sport qu'il n'avait aucunement envie de pratiquer en compétition. L'entraîneur du Racing, Barbit, veillait. Il remarqua vite le jeune homme, l'astreignit à un entraînement sévère et, après avoir discipliné son style et réglé ses efforts pendant quelques mois, le lança dans la Médaille du nageur 1951, où Aldo Eminente, dans un mouvement encore fruste, nagea les 100 m. en 1' 2" 9/10. Un grand espoir venait de naître.

3 Ce succès donna à Aldo le goût de la natation sportive. Il suivit dès lors docilement les conseils de son entraîneur. Moins d'un an après ses débuts, il se classait deuxième des championnats de France aux 100 mètres, puis descendait au-dessous de la minute fatidique. Au début de 1952, il amenait le record de l'Ile-de-France de Georges Vallerey à 58" 8/10, puis, affirmant ses qualités de lutteur, le 4 avril, à la réunion préolympique de Pantin, battait Jany. Sélectionné pour Helsinki, il obtint sa consécration en arrachant sa place en finale du 100 m., après un barrage contre le Japonais Hamaguchi, et en terminant 7e de la finale, devant Gora. Son meilleur temps sur 100 m. : 58" 3/10 dans le bassin olympique. Il connut, avec Jany, Boiteux et Bernardo, les honneurs du podium après la place de 3e prise dans le relais. Aux championnats de France, enfin, il termina à un doigt de Jany. Ce fantaisiste, qui se divertit aux plongeons acrobatiques, voit une belle carrière s'ouvrir.

(Texte de J.-B. Grosborne. - Dessins de Paul Ordner.)



LYON-FOUGERES (51-56). Entouré et bien protégé par ses coéquipiers Marc Quiblier (12) et Specker (5), Federlen réussit à s'emparer du ballon.



VILLEURBANNE - STADE CLERMONTOIS (81-41). En possesion de la sphère de cuir André Buffière attaque et prend le Clermontois Salmon à contre-pied.

RACING P.U.C. (59-50). Antoine (9) a sauté le premier et marquera malgré l'opposition de Perniceni (7). Gravas soutient l'action de son coéquipier.

MARSEILLE RIVAL DIRECT DE FOUGÈRES ET AUBOUÉ

FAUT-IL considérer la victoire de l'Ol. de Marseille, dont l'A.S. Monferrandaise a fait les frais, comme la surprise de la seconde journée de la compétition nationale du basket ? Oui, si l'on considère que les Marseillais étaient privés des frères Cuello et jouaient sur terrain adverse.

Cependant, il est incontestable que ce résultat ne saurait tout de même surprendre outre-mesure si l'on admet que les Phocéens de René Chocat figuraient, à juste titre d'ailleurs, parmi les favoris du groupe B.

Bonne performance d'Auboué grâce au jeune Luka qui marqua 27 points en une mi-temps...

La formation lorraine a les dents longues cette année, mais Fougères se dressera sur sa route et, à l'issue du duel qui aura lieu dimanche, le vainqueur restera seul leader.

Dans la poule A, Villeurbanne, Bellegarde et Tours se sont installés en tête. Les deux premiers plus aisément que le troisième.

Cependant, derrière, la chasse s'organise. Le Racing et le P.U.C. vont se lancer à leur poursuite. Les deux clubs de la capitale se sont livrés, samedi, un beau duel. Le basket fut de qualité. Le Racing, plus puissant, mieux au point, l'a emporté sur les étudiants, brillants parfois, mais encore à court de forme.

A noter que, durant cette seconde journée, un record a été établi : Championnet a obtenu son deuxième match nul en deux rencontres et sur un score identique : 51 à 51.

Henri CHAPUIS.

POULE A

Racing-P.U.C., 59-50; Villeurbanne-Clermont, 81-41; Marly Caraman, 61-57; Tours-Toulouse, 81-72; Bellegarde-Mulhouse, 62-48.

Le classement

1. Villeurbanne, 6 pts (+ 49); 2. Bellegarde, 6 pts (+ 36); 3. Tours, 6 pts (+ 11); 4. Racing et Caraman, 4 pts (+ 7); 6. P.U.C., 4 pts (+ 1); 7. Marly, 4 pts (— 5); 8. Toulouse, 2 pts (— 21); 9. Mulhouse, 2 pts (— 24); 10. Clermont, 2 pts (— 51).

POULE B

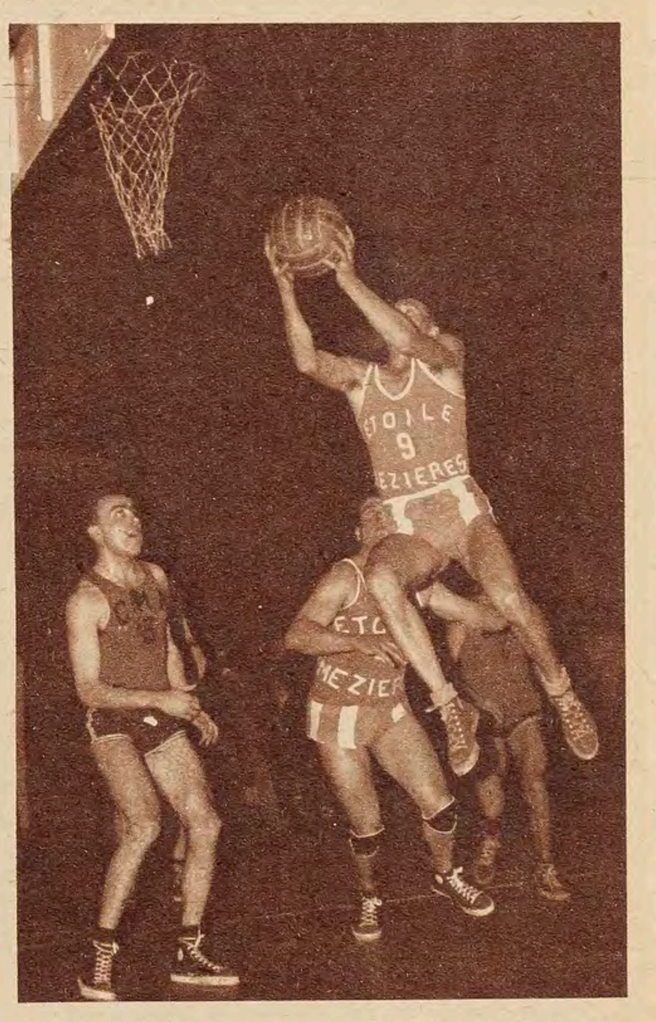
Championnet - La Rochelle, 51-51; Fougères - Lyon, 56-51; Auboué - Lorient, 84-57; Le Havre-Cabourg, 65-44; Marseille-Montferrand, 63-57.

Le classement

1. Auboué, 6 pts (+ 46); 2. Fougères, 6 pts (+ 15); 3. Montferrand, 4 pts (+ 20); 4. Marseille, 4 pts (+ 4); 5. Championnet, 4 pts (0); 6. Le Havre, 4 pts (— 5); 7. Lorient, 4 pts (— 24); 8. La Rochelle, 3 pts (— 19); 9. Cabourg, 3 pts (— 21); 10. Lyon, 2 pts (— 8).

VESINET-ROANNE (45-64). Maurice Marcelot et Chanteloube plongent avec un bel ensemble sur le ballon, sous les yeux très intéressés de De Meens.

CHORALE DE ROANNE. De g. à dr. debout : Marcelot, Descombes, Radodar, Game, Chaptard. Accroupis : Peironnet, Vacheresse, Piegad et Corre.



AUBERVILLIERS - MEZIERES (60-54). Dans un saut acrobatique, Bourguignon, de Mézières, va marquer. Pierre (3) n'a pu l'arrêter. Derrière : Boy.

LES CHAUSSURES DE BASKET

FABRIQUÉES PAR LES Ets MERCIER FIDÈLES A LEUR TRADITION DE QUALITÉ

Harlem

Toutes couleurs

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

(Adressez vos questions : rubrique Que voulez-vous savoir ? " But et Club - Le Miroir des Sports ", 124, rue Réaumur - Paris-2e)

M. Jean BERHARAS, 22, avenue de Muret, Toulouse. — 1) Belaid a été le meilleur buteur du championnat de France de deuxième division la saison dernière. Il avait été prêté par Toulouse à Alès, mais il est retourné cette année à Toulouse, où il tient le poste d'ailier droit. — 2) Mellberg est certes une très grande vedette, mais il n'est pas encore dans sa meilleure forme. Quand il sera en condition, le Suédois sera sans doute un des meilleurs attaquants de la seconde division.

M. René BOUVILLE, 21, rue de la Vistule, Paris (13e). — Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux de compléter leur collection de « But et Club-Le Miroir des Sports ».

M. Albert CAMBRAY. — « But et Club » n'a pas publié d'almanach ces dernières années.

M. Raymond CHAVY, Courbouzon (Jura). — 1) « But et Club-Le Miroir des Sports » a déjà publié des reportages sur les grandes manifestations de boules. Nous continuerons à nous intéresser à ce sport que nous ne considérons nullement comme un parent pauvre. — 2) Adressez-vous à la Fédération Française de Boules, 25, rue de Brest, Lyon.

Mlle Françoise COLLIN, 5, rue des Prêtres, Jargeau (Loiret). — 1) Les Etats-Unis ont enlevé le tournoi olympique de basket-ball, mais l'Argentine avait triomphé dans le championnat du monde disputé en octobre 1950, à Buenos-Aires. — 2) La Coupe du monde de football, disputée à Rio en 1951, a été gagnée par l'Uruguay. — 2) En finale du tournoi olympique, à Helsinki, la Hongrie a battu la Yougoslavie par 2 à 0. — 3) Haegg est recordman du monde du 5.000 mètres en 13' 58'' 2/10. Zatopek est recordman du monde du 10.000 mètres en 29' 2'' 6/10.

M. Charles COUSTEIX, Champs-sur-Tarentaine (Cantal). — Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

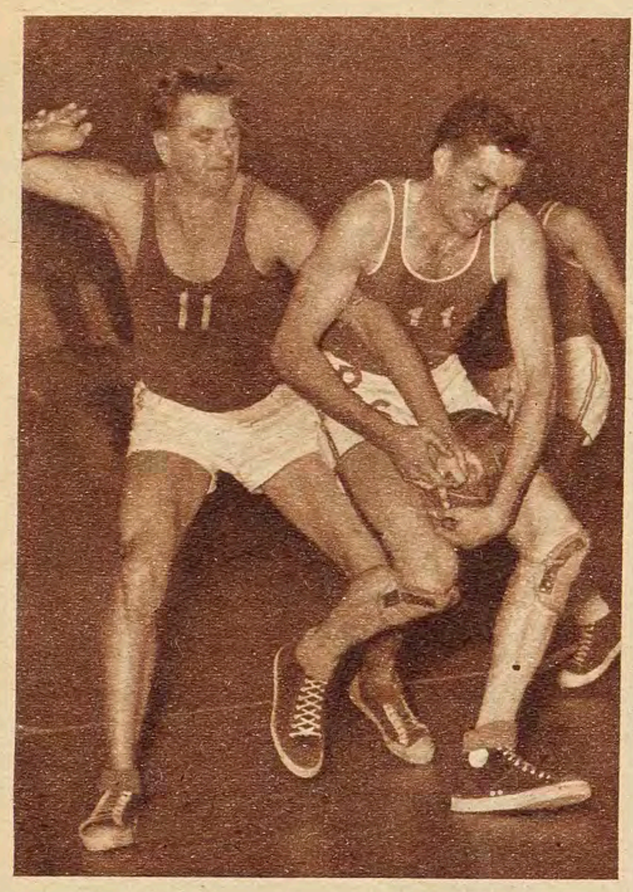
M. J.-C. DEMICHEL, 1, place Tobie-Robatel, Lyon (Rhône). — 1) Les championnats de vitesse se disputent sur un kilomètre. En plein sprint, les coureurs de vitesse dépassent le 60 à l'heure. — 2) Les courses de poursuite se disputent sur 4 ou 5 kilomètres.

M. Claude FAURE, 1, rue Lefebvre, Paris. — 1) Depuis l'avènement du professionnalisme, le Racing a gagné cinq fois la Coupe de France : 1936, 39, 40, 45, 49. — 2) Le Racing a été champion de France professionnel en 1936.

M. Jean-Claude GRANIER, rue G.-Gouy, Lyon. — 1) Avec une équipe de jeunes, l'Olympique Lyonnais a réussi de bons résultats. — 2) Deux équipes, une de première et une de seconde division, participeront, à la fin du championnat, aux matches de barrage.

M. Robert GUILLEMARD, route du Hoc, Le Havre (Seine-Inférieure). — 1) Antonov est Bulgare. — 2) Albanesi est né le 28 août 1921. — 3) Aux Jeux Olympiques, Alain Mimoun a prouvé qu'il était le meilleur coureur mondial sur 5 et 10.000 mètres derrière le Tchèque Zatopek.

M. Michel JARNET, 7, quai Claude-Bernard, Lyon (Rhône). — Nous avons transmis votre lettre à Marcel Hansenne.



CHAMPIONNET-LA ROCHELLE (51-51) : Le Parisien Brouillet (qui lève le bras) et le Rochelais Ancelin luttent avec énergie pour s'emparer du ballon.

Chalifour (8), de Championnet, se précipite pour tenter de tirer au panier malgré l'opposition d'Ancelin (11) et Laumonier (4) qui dans l'action le bousculent.

Voici l'équipe de La Rochelle qui a réussi le match nul avec Championnet. De gauche à droite : Guignard, Bertho, Boutin, Ancelin et Brunet. Accroupis : Falorni (capitaine), Gaillard, Buffo, Laumonier et Ferron. Les Rochelais, surprenants, faillirent l'emporter et les Parisiens arrachèrent le match nul de justesse.

M. François LASNET, 27 bis, rue Bergette, St-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). — Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

M. P. LACLAVERE, Castera (Gers). — 1) Le 9 septembre 1951, devant les Girondins, Lille avait présenté : Val; Van Cappelen, Sommerlynck; Dubreucq, Prévost, Van der Hart; Walter, Jansen, Strappe, Baratte, Lechantre. — 2) Une semaine plus tard, face aux Havrais, les Nordistes avaient aligné : Val; Van Cappelen, Sommerlynck; Dubreucq, Prévost, Van der Hart; Jansen, Baratte, Strappe, Vincent, Walter. — 3) Le 30 septembre 51, enfin, contre Lens, Lille avait présenté : D'Archangello; Van Cappelen, Van der Hart; Dubreucq, Foix, Sommerlynck; Jansen, Prévost, Baratte, Lechantre, Lefebvre.

M. Claude MALBOS, Marssac. — Pouliquen est resté officieusement 5' 25" sous l'eau sans faire un mouvement. De Lallymand est resté officiellement quatre minutes et demie sous l'eau. Il a couvert une distance de 105 mètres et Brahimi de 133 mètres.

M. Francis RIGOLLIER, Montenay (Mayenne). — Nous n'avons pas, dans nos archives, retrouvé les détails de ce match. En 1946, l'équipe d'Autriche de hand-ball a battu la France par 14 à 6.

M. Pierre VERGNOUX, rue Batty-Kouba, Alger. — Il ne nous est pas possible de vous fournir des photographies dédicacées de vos champions favoris.

Un lecteur grenoblois. — 1) Voici les joueurs licenciés au Havre : André Bihel, Albanesi, Grimonpont, Hassouna, L. Gomez, Walorysek, Mathiesen, Lombardini, Verbrugge, Lara, Bessona, Michel et Serge Hidalgo, Walter, Hureau, Wierzack, Swiateck, Guilher, Beckaert, Cottard, Gugnant, Deniort. — 2) Voici les joueurs licenciés à Grenoble : Nagy, Schwager, Szabo, Cohen, Peynaud, Le Loch, Latrille, Kadmiri, Guitoun, Figved, Makar, Barreteau, Lukac, Richardot, Molinari, Gielly. — 3) Voici les joueurs licenciés à Rennes : Ernest Vaast, Nikolitch, René Besse, Artigas, Le Gall, Lemaitre, Nuevo, Cueff, Toupel, Le Dren, Lepage, Nikitis, Maiseau, Combot, Inizian, Briand, Josse, Pinat, Sellin, Mansat, Munoz.

Un lecteur de Garches. — 1) La finale de la Coupe de France se jouera le 31 mai. Les demi-finales seront présentées le 26 avril. — 2) Voici, après France-Allemagne, le programme du onze tricolore : le 19 octobre, Autriche-France, à Vienne; le 11 novembre, France-Irlande du Nord, à Colombes; le 16 novembre, Eire-France, à Dublin; le 25 décembre, France-Belgique, à Colombes; le 14 mai, France-Pays de Galles, à Colombes; le 11 juin, Suède-France, à Stockholm. — 3) Voici les capitaines des équipes de première division : Lille : Baratte; Racing : Vignal; Stade Français : Guérin; Nice : Belver; Girondins : Gallice; Le Havre : Bihel; Metz : Jurilli; Sète : Mihoubi; Lens : Marresch; Reims : Jonquet; Saint-Etienne : Alpsteg; Marseille : Scotti; Montpellier : Dosséna; Roubaix : Da Rui; Sochaux : Marcel; Nancy : Mindonnet; Rennes : Besse; Nîmes : Firoud.

Un lecteur de « But et Club-Le Miroir des Sports », à Mascara (Algérie). — 1) Léo Véron est directeur sportif des cycles Dilecta. — 2) Amiens et Le Mans ont abandonné à la fin de la saison dernière le professionnalisme. Ces deux formations ont été remplacées par Perpignan et le Red Star. — 3) Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

Un admirateur de Bobet, à Dijon. — 1) Nous vous conseillons de vous inscrire dans un club où vous serez conseillé et guidé par des dirigeants compétents et dévoués. — 2) Pour les photographies en question, adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris.

Rocky MARCIANO

(Suite de la page 2)

Il fit ses débuts en combat préliminaire à Holyoke, pour 50 dollars, contre Lee Epperson, sous le nom de Rocky « Mack ».

Il triompha par K.O. au troisième round, et cette victoire qui ne figure pas sur son palmarès est pourtant l'une des plus importante de sa carrière puisqu'elle l'incita à persévérer.

Et c'est ainsi qu'un jour de 1948, il fut admis à montrer ses talents au « Catholic Youth Organization Gymnasium » à New-York.

LES MENSURATIONS DE « ROCKY » MARCIANO

Age : 28 ans.
Poids : 83 kg. 350.
Taille : 1 m. 79.
Cou : 41 cm. 5.
Poitrine (norm.) : 0 m. 97.
Poitrine (insp.) : 1 m. 05.
Avant-bras : 0 m. 30.
Ceinture : 0 m. 80.
Biceps : 35 cm.
Cuisse : 55 cm.
Mollet : 37 cm.
Cheville : 25 cm.
Envergure : 1 m. 70.

Al Weill et Charlie Goldman étaient présents, ainsi qu'Allie Colombo, et Marciano mit les gants avec Wade Chancey.

Le « test » ne fut pas convaincant, et Goldman déclara :

— Il ne sait pas se tenir, il ne sait pas donner un coup correctement, il ne sait pas bloquer. Il ne sait rien faire de bien. Il n'a que le punch.

Heureusement ! Et parce qu'il avait vraiment de la dynamite dans les poings, le jeune poids lourd de Brockton sut, par la suite, convaincre Charlie Goldman et Al Weill de sa valeur.

Rocky Marciano n'a pas beaucoup changé en quatre ans, bien que son entraîneur ait amélioré sa technique. Mais, contrairement à ce qui arrive souvent quand on apprend à boxer à un puncheur, l'Italo-Américain n'a rien perdu de sa puissance : il frappe même de plus en plus fort.

Rocky Marciano vient d'encaisser plus de 25 millions de francs à l'issue de son combat victorieux contre Jersey Joë Walcott. Il est l'homme le plus populaire de Brockton, qui lui a réservé un accueil enthousiaste. Ses frères Peter et Louis, ses sœurs Concetta et Alice, son père et sa mère sont fiers de lui. Il a fait leur fortune.

Le temps où Rocco Marchegiano cherchait à gagner sa vie en étant tour à tour plongeur, terrassier, manœuvre ou conducteur de camions est loin maintenant. Mais Rocky champion du monde n'a pas renié ses origines. Il est resté l'homme simple répondant à Al Weill, qui lui proposait lorsqu'il fallut lui trouver un nom, Marchegiano n'étant pas assez « commercial », de s'appeler « March » :

— Non, Monsieur Weill, je suis un garçon italien, et je tiens à avoir un nom italien.

Alors, Al Weill lui a dit :

— Tu t'appelleras Marciano...

(Adaptation par **Guy CHAMPAGNE** d'un article de Al Hirshberg du « Saturday Evening Post ».)

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

TARIF DES ABONNEMENTS
5 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.

C.C.P. Paris 5.390.08
Abonnements :
12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT.
Siège soc. : 124, r. Réaumur, Paris-2e.
Grav. et impr. E. Desfossés Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.
OJD DIFFUSION - PUBLICITÉ

TROYES LEADER MAIS MONACO VEDETTE DE LA SECONDE DIVISION

COMME on le prévoyait, Troyes, facile vainqueur de Béziers, a conservé le commandement, mais ses plus dangereux rivaux, Monaco, Besançon et Toulouse, le talonnent toujours à un point.

Tous trois ont gagné sans discussion. Cependant, les Monégasques ont fait impression.

Toulouse a découvert le défaut de la cuirasse rouennaise et les Normands perdent du terrain.

Signalons la faillite de la défense du Red Star qui vient d'encaisser douze buts en deux matches et aussi la faiblesse de son attaque qui, au cours de cette période, n'a pu tromper les goals adverses.

Quant à Lyon, vainqueur sans brio d'un C.A.P. bien faible, il occupe une position avantageuse.

Un seul match était disputé en première division. Saint-Etienne, chez lui, a tenu les Girondins en échec (1-1), ce qui est tout à l'avantage des Stéphanois.

Pierre LAGOUTTE.

2e DIVISION

Les résultats

Monaco b. Alès, 8-0; Toulouse b. Rouen, 4-1; Besançon b. Grenoble, 2-0; Troyes b. Béziers, 3-0; Angers b. Toulon, 1-0; Nantes b. Perpignan, 3-1; Cannes b. Red Star, 5-0; Lyon b. C.A. Paris, 1-0.

Le classement

1. Troyes, 12 pts; 2. Toulouse, Monaco, Besançon, 11 pts; 5. Lyon, Rouen, 9 pts; 7. Cannes, 8 pts; 8. Strasbourg, 7 pts; 9. Angers, 7 pts; 10. Grenoble, Toulon, 6 pts; 12. Béziers, Nantes, 5 pts; 14. Valenciennes, 4 pts; 15. Perpignan, 4 pts; 16. Alès, C.A. Paris, Red Star, 3 pts.

Strasbourg et Valenciennes ont un match de retard.

C.A.P.-LYON (0-1), samedi, à St-Ouen. Le goal parisien Halotel capte une balle haute devant Klemmenzak (à g.), Letord et Pérard, ses coéquipiers.

TOULOUSE-ROUEN (4-1). Le demi gauche toulousain Cahuzac ravit la balle que convoitaient Quaino et Nino. Toulouse s'affirma en 2e mi-temps.

Notre gardien de but Colonna tenta l'impossible pour éviter la défaite. Il dut cependant s'incliner devant u De g. à dr. : Telléchéa, Colonna (à terre), Binkert, Siedl et Gaulon. Les Français ont été incapables de trou

L'ÉQUIPE DE FRANCE B EST TOMBÉE DAN

De l'un de nos envoyés spéciaux Fernand HÉRIC

STRASBOURG. — Rarement équipe nationale n'a fait aussi piteuse figure que la sélection B devant la Sarre, à Strasbourg, et les 27.000 spectateurs qui assistèrent au match ne manquèrent pas de souligner, parfois avec violence même, leur mécontentement.

Les Français ont été battus sur trois points :

1o) D'homme à homme, les Sarrois se montrant toujours les meilleurs dans l'utilisation individuelle de la balle;

2o) Dans la rapidité d'exécution;

3o) En tactique.

Triste bilan pour les nôtres!...

Le coup d'envoi était à peine sifflé qu'on vit se détacher le numéro sarrois 11, Daizert, prendre en charge notre avant-centre Saunier et ne jamais plus le quitter. En même temps, le puissant demi centre Biewer se plaçait délibérément derrière ses arrières, en « bétonneur », comme on dit, poste d'où il dirigea toutes les opérations 90 minutes durant, sans jamais être inquiété...

D'autre part, réduite volontairement à quatre avants, la ligne d'attaque sarroise, rapide, mobile, ardente, courageuse quoique sans génie, se joua quand même de la défense française, mal organisée. Navrant!

En outre, on avait dit aux Français de débuter à toute allure, pour tenter de prendre tout de suite un avantage. Or, nos sélectionnés B n'ont peut-être jamais démarré aussi lentement. C'était désespérant!

Enfin, le demi-droit Marcel, qui n'avait personne à marquer, se contenta d'un rôle de figurant, errant comme une âme en peine, sans faire le moindre effort d'imagination.

La partie était donc belle pour les Sarrois, qui menèrent tout le jeu à leur guise.

A la neuvième minute, Gaulon ne parvenait qu'imparfaitement à s'opposer à un shot de l'excellent Fidel, et Binkert, surgissant, marquait dans le coin droit.

Les Français allaient-ils se relayer?

Certes, l'actif Méano, notre meilleur avant, brûlant la politesse à Schussig, permettait à Pierre Sinibaldi d'égaliser de la tête. On se reprenait à espérer. Mais, trois minutes avant le premier repos, sur un centre du... Nancéien de la Sarre Clémens, Martin donnait un deuxième but à la Sarre.

Les Sarrois adoptèrent en seconde mi-temps la même formation. Les Français... également! Ce dont nous ne les féliciterons guère. Sans doute, ils dominèrent. Firoud, Gaulon, Tellechéa même poussèrent vers l'attaque, sans d'ailleurs songer à marquer le « bétonneur » Biewer, toujours à son aise dans sa position de repli.

Mais l'inévitable s'accomplit sous la forme d'un troisième but réussi par Binkert sur l'échappée du rapide Otto.

Et c'est ainsi que l'équipe de France B fut sifflée à sa peu brillante sortie du terrain de Strasbourg.

FRANCE B-SARRE (1-3), à Strasbourg. Le portie une balle haute qu'attendait Pierre Sinibaldi (au

ncliner devant une attaque sarroise réduite volontairement à 4 joueurs. capables de trouver une parade au « béton » adopté par leurs rivaux.

ÉE DANS LE PIÈGE SARROIS

ourg. Le portier sarrois Strempel s'apprête à intervenir du poing sur Sinibaldi (au centre). A droite : Saunier. Les Tricolores ont déçu.

LE FAMEUX "TOURBILLON" DU RACING EST NÉ NATURELLEMENT DU DÉSIR DE VAAST, TESSIER, QUENOLLE, MOREEL ET GABET D'ECHAPPER A LEURS ADVERSAIRES

IL fut un temps où être gardien de but du Racing cela voulait dire quelque chose. Maintenant, la place n'est pas de tout repos. Les années ont passé, les joueurs qui ont fait la réputation du club sont partis sous d'autres couleurs et le Racing n'est plus qu'une belle façade.

Mais, en 1948, quand je débarquais dans la capitale, la rue Ampère était encore le siège d'une grande équipe. Non pas un amalgame de vedettes achetées à prix d'or, mais un ensemble soudé où tous les joueurs étaient unis par des liens d'amitié.

Le Racing du moment, ce n'était rien d'autre, en fait, qu'une magnifique équipe de banlieue, avec : Lamy, de Puteaux; Gabet, d'Issy-les-Moulineaux; Tessier, d'Asnières; Quenolle, du Vésinet; Vaast, de Levallois; Moreel, de Gennevilliers. Oui ! un onze de banlieue, avec tout ce que ce mot comporte de fantaisie et d'esprit gavroche.

Notre jeu n'acceptait aucune loi. Il ne se pliait à aucun système rigoureux, ne se laissait jamais enfermer dans des lignes sévères. Il y avait place pour la fantaisie et l'inspiration. C'étaient les premiers pas d'un ballet qu'on allait appeler « le Tourbillon » et qui devait nous valoir, entre autres succès, une retentissante victoire, la saison suivante, sur Lille en finale de la Coupe de France.

UN INTERNATIONAL QUI NE FAIT PAS L'AFFAIRE

Jouer au Racing, cela représentait pour moi, avant tout, le Parc des Princes et sa piste rose et, surtout, son public enthousiaste qui aime le spectacle et, dans les grandes occasions, l'immense Stade de Colombes dont j'avais entendu souvent parler et que j'avais vu quelquefois en photo.

Il faut croire que je me trompais, puisque je disputais mon premier match avec les « ciel et blanc » à deux pas du « marché aux puces », au Stade de Saint-Ouen, contre le Red Star, qui était, là, chez lui.

Ce jour-là, mes nouveaux dirigeants essayaient un arrière, un grand garçon anguleux, aux pommettes saillantes, aux yeux bleus pâles, à la tignasse de chanvre, un nommé Neury, qui venait de Suisse et avait demandé si on ne pouvait pas l'employer.

Neury se démena comme un beau diable devant ma cage contre les avants du Red Star. Il ne s'embarrassait pas de fioritures, le football, pour lui, c'était avant tout taper dans la balle, vite et fort, et, bien qu'il n'ait pas fourni un mauvais match, les responsables du Racing lui dirent à la fin de la partie qu'il lui fallait retourner chez lui car il ne faisait pas l'affaire.

Depuis, j'ai eu l'occasion de revoir Neury, mais dans d'autres circonstances. C'était, quatre ans plus tard, à Genève, au cours du match France-Suisse. Je gardais les buts tricolores. En face, Neury commandait la défense helvétique dont il était depuis plusieurs saisons le pilier inamovible !

On n'échappe pas à son destin. Il est écrit que chaque fois que je débute dans une équipe je prends au moins trois ou quatre buts. Cette vérité se trouvera d'ailleurs confirmée plus tard lors de mon entrée dans l'équipe de France. Et j'étais un peu inquiet en me rendant à Lille où nous allions faire l'ouverture du championnat contre les « Dogues ».

— Prends une grande valise, tu en ramèneras au moins cinq ou six, m'avaient soufflé quelques bons petits camarades.

Ils ne se trompaient pas beaucoup. Je dus ramasser, en effet, quatre fois la balle au fond de mes filets. Je n'avais pas été des plus brillants, certes, et, sur le total, un but était au moins à porter à mon passif. A l'époque, il est vrai, les avants lillois étaient drôlement « affûtés ».

Baratte tenait la pleine forme et son « shot-canon » vous faisait mal aux mains quand vous aviez la chance de vous trouver sur la trajectoire de la balle propulsée avec une force extraordinaire.

— Monsieur Galey. Pour mes débuts, c'est raté.

— Mais non, René, ne t'en fais pas...

— Si, j'ai été moche.

— Oui, bien sûr, mais toute l'équipe a mal joué.

SEUL DANS LA GRANDE VILLE

Ma première partie dans les bois du Racing ne m'avait pas aliéné la confiance des dirigeants et si, pour mon entrée en scène au Parc des Princes, je fus beaucoup plus brillant, réussissant quelques parades spectaculaires, ce n'était quand même pas ça. La forme se montrait longue à venir et le moral y était pour quelque chose. Entre Toulouse, ruisselant de soleil, où j'étais entouré de l'affection d'innombrables amis, choyé par tous, et Paris, gigantesque et tentaculaire, où personne ne s'arrêtait dans la rue pour me serrer la main et me demander « Comment vas-tu, René ? », il y avait trop de différence...

Le Racing m'avait loué une chambre meublée près de la gare Saint-Lazare. Ce quartier resta longtemps ma zone d'influence, et ce n'est que petit à petit que j'osais m'aventurer sur les Grands Boulevards, poussant une pointe vers les Champs-Elysées, mais sans jamais perdre de vue la rue Ampère, qui restait mon centre de ralliement.

Tout cela peut paraître puéril, mais il faut se trouver comme moi, à vingt ans, oisif et dépaysé, pour admettre que l'on puisse regretter le Midi tout chaud et vibrant.

J'avais bien un compagnon, autre déraciné — et lui plus encore que moi ! — un nommé Cisneros qui venait tout droit de Buenos-Aires.

Mais Cisneros, lui, avait une conception différente de l'emploi des nombreux loisirs qui nous étaient acordés et, s'il ne se montrait pas beaucoup sur le terrain, il se faisait remarquer dans les dancings.

— Viens, René, ye t'assoure, ye t'apprendrais la samba.

— Non, tu sais, mon vieux, je n'y tiens pas.

— Que tou es bête. Tou es dans la ville où l'on s'amuse le plus et tu n'en profites pas !

Et comme Cisneros ne sut jamais être suffisamment persuasif, il ne me resta qu'une seule solution : le cinéma.

Je devins un champion des salles obscures. Cela tourna au marathon.

Je sortais, la tête bourdonnante, des coups de revolver d'un « western », pour me plonger dans l'atmosphère angoissante d'un « suspense » policier.

J'ai, en effet, des goûts très arrêtés. Les chevauchées dans les plaines en technicolor du Far-West, les enquêtes de détectives qui finissent toujours par découvrir le criminel juste avant le mot « Fin », et les batailles rangées entre « G. men » et gangsters ont ma préférence.

Malheureusement, à la moyenne de deux films par jour, les salles de spectacles ne suffirent plus bientôt à la demande, et c'est alors que je commençais à me lamenter sur l'insuffisance de la production mondiale que le Racing engagea Nicolitch.

J'accueillais « Nico », comme je devais l'appeler bientôt, car nous fûmes rapidement copains, avec la joie d'un alpiniste perdu dans les neiges qui voit arriver vers lui le saint-bernard et son tonnelet de rhum, ou de l'explorateur assoiffé qui découvre une oasis !

Nous eûmes immédiatement partie liée avec « Nico ». Il me prit sous sa coupe et commença à me montrer que Paris était une ville où l'on devait se plaire, que Paris était la ville la plus agréable du monde.

Et, avec la bonne humeur, la forme revint tout naturellement. Je me plaisais maintenant au Racing. C'est ainsi, qu'ayant attiré l'attention des sélectionneurs de l'équipe de France B, je fus amené à découvrir les joies de l'aviation et les charmes de Casablanca.

LE COUSCOUS CHEZ LE CAID

C'était la première fois que M. Gaston Barreau portait les yeux sur moi. Je savais que l'équipe B était l'antichambre du onze tricolore, et Julien Da Rui, l'incomparable, ne me semblait plus une idole inaccessible...

Si je n'aime pas l'avion, ce premier voyage aérien à Casablanca y est peut-être pour quelque chose. En effet, après quelques heures de vol sans histoire, notre Dakota fut pris dans une violente tempête au-dessus des Pyrénées. Je n'ai jamais vu ça. Nous étions secoués comme il n'est pas possible de l'être. Les éclairs illuminaient la carlingue. Le vrombissement des moteurs se mêlait aux déflagrations du tonnerre, et sans les ceintures nous eussions été projetés hors de nos sièges. Je me souviendrai toujours des malaises qui me tordaient. Bref, les éléments étaient à ce point déchaînés que le pilote décida de faire demi-tour et de revenir à Orly.

Le second départ s'effectua sans incident, mais, jusqu'au moment où nous avons foulé le sol de la piste de Casa, je n'ai cessé de trembler.

La capitale marocaine nous éblouit de sa blancheur, de toute son animation bruyante et nous étonna par son ambiance étrange où se mêlent la civilisation moderne et la couleur de la vie arabe.

(Lire la suite en page 14.)

SEUL DANS MES FILETS

(Suite de la page 13.)

Une victoire par deux buts à zéro récompensa, au stade, les efforts d'un onze de France B qui s'était attaché surtout à confectionner un bon football devant des diables déchaînés possédant tous quelque chose du style de Ben Barek.

Le lendemain du match, on nous laissa libres de nous promener dans les rues grouillantes de la Médina... pour le plus grand profit d'un jeune Arabe.

Je déambulais avec Drouet, l'arrière du Stade Français, dans les souks. On me tire par la manche. Un gamin noiraud, aux yeux frondeurs et au béret crânement rejeté en arrière, questionne :

— Tu veux des cigarettes américaines, mon z'ami ?

— Oui, ça nous intéresse.

— Alors, donne-moi de l'argent et attends ici.

— Non ! non ! pas question... On ne te reverrait pas.

— Bon, vous n'avez qu'à me suivre.

Et nous voilà partis, emboîtant le pas du gosse qui se faufile vivement. Il s'arrête devant la porte d'une maison cossue.

— C'est là. Maintenant, donnez-moi l'argent. Je reviens tout de suite.

— D'accord.

Et nous avons attendu... dix minutes, vingt minutes, une demi-heure. Et quand nous nous sommes décidés à franchir le seuil de la porte, ce fut pour nous apercevoir qu'elle donnait sur un escalier de service, aboutissant à un palier d'où partaient d'autres marches conduisant à une sortie dans une rue contiguë.

Le tour était bien joué.

Une réception chez le caïd, le lendemain, effaça ce mauvais souvenir. Les joueurs de l'équipe de France mangèrent le couscous, au son des flûtes aigres, assis sur des coussins, et en admirant le déhanchement de quelques brunes odalisques convoquées pour la circonstance.

Tout compte fait, je n'ai pas gardé un si mauvais souvenir de mon voyage africain.

COMMENT LE BESOIN D'ESPACE FAIT NAITRE UNE TACTIQUE

L'équipe du Racing trouvait sa voie un peu plus sûrement à chaque match. Rarement j'ai vu une telle ambiance régner dans un club. C'était la « république des copains ». Chacun jouait pour l'équipe, sans calcul, avec l'unique idée de vaincre, même s'il ne devait pas être l'artisan du succès.

Notre ligne d'attaque était une force perpétuellement en mouvement. Tout le monde essayait de se démarquer, de se dédoubler. Ainsi, Moreel se rabattait au centre et tout naturellement Quenolle se portait à l'aile. Ou bien Gabet s'envolait de droite à gauche et Moreel s'élançait à sa place. Vaast et Tessier tiraient les ficelles et les défenseurs adverses y perdaient leur latin, courant de tous côtés à la poursuite de proies insaisissables. Les maillots « ciel et blanc » traçaient devant la cage ennemie les arabesques élégantes d'un ballet bien réglé, redoutables pour nos rivaux, car la trajectoire compliquée du ballon s'achevait assez souvent dans les filets.

C'est ce qu'on a appelé le « tourbillon ». On a beaucoup écrit et beaucoup parlé de cette méthode de jeu qui fut à la base de nos principaux succès, mais je tiens à dire que le tourbillon est né naturellement du désir de nos avants d'échapper à la surveillance des arrières; de leur vivacité et de leur vitesse aussi.

Il ne faudrait pas oublier non plus Vaast, constructeur de jeu hors ligne, le meilleur footballeur français au point de vue technique certainement, qui « savait » là où il devait se trouver pour recevoir et donner la balle; et Tessier, stabilisateur et pourvoyeur d'une grande précision.

C'est ainsi que de succès en éliminations, nous nous sommes retrouvés en face de Lille, en finale de la Coupe de France 49, le jour de la fête nationale du football, comme disent les journalistes.

Colombes bourré à craquer. Du monde jusque dans les virages devant les usines. Une ambiance extraordinaire. Entre les Lillois et nous il y a toujours eu un léger malentendu. Chacun se croit plus fort que l'autre et trouve de bonnes raisons à cela.

Lille nous avait sortis de l'épreuve, en 48, en quart de finale (2-1), au Parc des Princes (deux buts de Baratte, rien à dire), après un match nul extraordinaire (3-3), à Colombes.

On allait se retrouver...

La rencontre promettait. Et elle tint.

Lille avait amené la grosse artillerie : Baratte, et son boulet de canon; Tempowski, qu'il ne fallait pas laisser s'amuser; Lechantre, qui vous glisse entre les doigts; et Vandooren, dont le tir avait mis Strasbourg hors de combat la saison précédente.

Mais chez nous, ça allait aussi. Derrière, on était tranquille. Devant, ça tournait rond. Quenolle, qui plaçait des shots à crever les filets; Gabet, en plein « boum »; Vaast, renfrogné, mais c'était bon signe, car cela voulait dire qu'il était en forme; et, enfin, Moreel, qui m'en avait fait voir de toutes les couleurs à l'entraînement.

Pas un des spectateurs de Colombes n'oubliera ça.

Les Lillois étaient venus sûrs de leur puissance, mais ils n'eurent jamais le temps de se mettre en train.

Un départ à tout casser des nôtres. Les attaques fusaient, et Lille n'avait pas encore songé à organiser sa défense, que Gabet avait déjà expédié la balle dans les filets de Witkowski, comme entrée en matière.

A vrai dire, tant que dura notre numéro, les Nordistes ne réussirent jamais à fermer leur porte.

Shot de Moreel : 2-0. Tir de Vaast : 3-0. Echappée de Gabet : 4-0. Un boulet de Quenolle : 5-0.

Les 60.000 spectateurs de Colombes n'en revenaient pas; ils n'avaient jamais vu ça. Les Lillois non plus. Baratte, capitaine courageux — il méritait déjà ce titre — courait de droite à gauche, cherchant à colmater une brèche, puis tentant de déclencher une attaque, excitant ses hommes, du geste et de la voix, mais en vain : il n'y en avait que pour le Racing.

Les Lillois étaient menés 5-0 quand ils se reprirent, mais le match était joué et la Coupe à nous.

Les Nordistes me marquèrent deux buts en fin de rencontre, mais ils n'avaient pas effacé l'impression laissée par notre exhibition et c'est sous les applaudissements d'une foule délirante que nous avons effectué, heureux comme des gosses, le tour d'honneur en portant fièrement, à bout de bras, le vase d'argent.

LA SEMAINE PROCHAINE :

MA CARRIÈRE D'INTERNATIONAL COMMENCE PAR UNE DÉROUTE

L'ÉCOLE DU GARDIEN DE BUT de RENÉ VIGNAL

Première leçon : LE BLOCAGE

EN dépouillant le volumineux courrier que lui ont adressé de nombreux jeunes gardiens de but, René Vignal a pris connaissance des désirs exprimés par ses correspondants.

Le goal de l'équipe de France a décidé de diviser en huit cours l'« Ecole du gardien de but » :

1. Le blocage (sur balle basse et haute, position des mains et des bras, etc.);
2. Le dégagement (en six mètres, de volée, en drop);
3. Le plongeon (latéral et horizontal, à contre-pied);
4. Les sorties (au-devant de l'adversaire, sur corner, pour réduire les angles);
5. Le placement (en cours de match, sur les actions de jeu, corners, coups francs, etc.);
6. L'organisation de la défense (disposition des arrières, marquage);
7. L'entraînement (culture physique et travail sur le terrain);
8. L'alimentation, la préparation.

René Vignal répondra, à la fin de son cours général, à toutes les questions personnelles que lui ont adressées ou lui adresseront ses élèves.

Au cours de ses huit leçons, le Racingman décomposera tous les gestes principaux du gardien de but. Il montrera à ses adeptes comment joue un véritable professionnel. Il leur dévoilera tous les secrets du difficile métier de goal; il leur apprendra à être maître dans leur zone de réparation.

Afin de mieux démontrer le mécanisme des mouvements essentiels du gardien de but, René Vignal les a exécutés devant l'objectif.

Nos lecteurs pourront donc apprendre à jouer ou se perfectionner par l'image et le texte.

Plus que tout autre, René Vignal était désigné pour éduquer les jeunes, et le témoignage de Pierre Chayriguès, qui fut certainement le plus grand goal français, en fait foi.

Interrogé sur la classe de Vignal et sur sa compréhension du rôle du gardien moderne, Chayriguès a répondu :

« Vignal est de loin, le meilleur français à sa place. Il est doué d'une détente prodigieuse et d'un coup d'œil étonnant. Ses dégagements sont également remarquables. Le Racingman possède en plus l'art de donner un spectacle au public. C'est vraiment un grand gardien. »

Le jugement flatteur de celui qui fut le héros de tant de matches aux temps héroïques donne encore plus de poids aux conseils de René Vignal.

Voici donc la première leçon « générale », qui a pour thème le *blocage*.

Nos lecteurs peuvent continuer à écrire à René Vignal (l'« Ecole du gardien de but », *But et Club-Le Miroir des Sports*, 124, rue Réaumur, Paris).

Il leur répondra personnellement dans ces colonnes au terme de son exposé général.

Les mains sont les outils du gardien de but. Elles doivent être protégées par des gants de cuir, recouverts, à l'intérieur, de bandes de caoutchouc hérissées d'aspérités, quand le terrain est sec; par des gants en laine quand il est mouillé. Le goal doit prendre soin de ses mains et se méfier de toute écorchure. Il doit bander ses poignets avant les matches.

Arrêt sur une balle haute. Comme dans les autres parades, les mains épousent la forme de la balle. Les bras sont plus ou moins déployés selon l'élévation du shot, mais ils restent toujours souples pour ramener la balle vers soi très rapidement, afin de la protéger avec le corps. Regardez bien la position des mains et les yeux fixant la balle.

SI JE QUITTE LA SCÈNE SPORTIVE,

LES « raisons » du Lyon Olympique pour s'opposer à mon départ ne tiennent pas. Je ne suis pas d'accord avec les auteurs du communiqué publié dans la presse, le jour même où j'appris la mauvaise nouvelle :

> « Les conditions émises par Pomathios quant à la réorganisation intérieure de la section ont été réalisées. »

Non, car M. Mermet est toujours membre de la section.

> « Les raisons invoquées par Pomathios ne sauraient être retenues, sa résidence et sa situation restant inchangées. »

Je suis représentant d'une maison dont le siège est à Lyon. Mais je n'ai pas de clients dans le Rhône. Je visite l'Ain, le Jura, les deux Savoies, l'Allier et la Saône-et-Loire. Je suis Bressan et, pour des raisons de santé, ma femme restera durant quelques mois dans sa famille à Bourg.

Quant à mon appartement de Lyon, je le garderai bien sûr et je n'ai jamais caché mes sentiments, mais je ferai cet hiver de nombreux séjours dans la capitale de la Bresse.

Un point du règlement précise d'ailleurs qu'un joueur habitant une ville peut opérer dans n'importe quel club du Comité.

> « Pomathios avait exprimé le désir de pouvoir former des jeunes. Cette possibilité ne lui a jamais été refusée », précise le L.O.U.

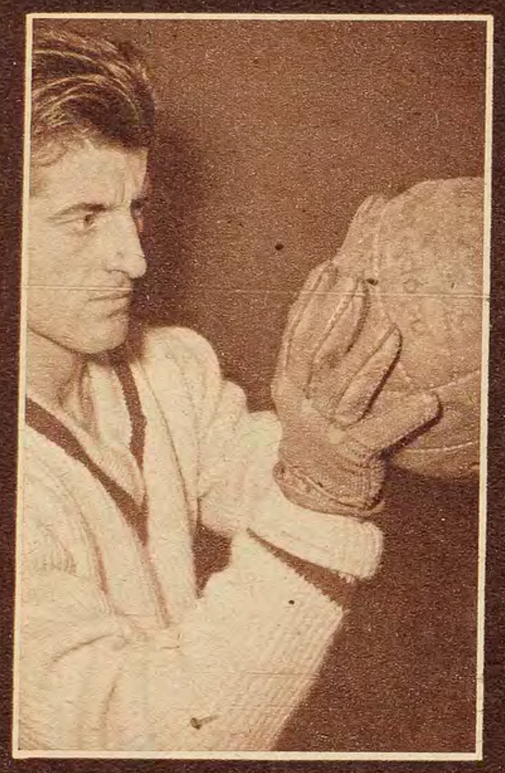
par MICHEL

Je n'ai jamais rien demandé de semblable. Mes obligations professionnelles ne me permettent pas de consacrer mes loisirs à une telle tâche. Je le regrette, bien sûr. La saison dernière, d'ailleurs, je ne pouvais même pas assister aux séances hebdomadaires d'entraînement.

> « Les dirigeants du Lyon Olympique constatent le manque de courtoisie de Pomathios à leur égard », précise encore le communiqué.

Je me souviens encore de la remarque de M. Santey :

« Merci, Michel, de nous avoir prévenus de vos intentions dans les temps normaux. »



L'arrêt classique sur shot de face. Les yeux ne doivent jamais quitter la balle, même si elle se trouve de l'autre côté du terrain. Un gardien ne doit avoir qu'une idée en tête pendant toute la rencontre : la balle. Les mains doivent envelopper le ballon afin de mieux le saisir et le dompter. Il ne faut jamais attaquer une balle les mains à plat.

La position des mains sur le ballon. Les bras doivent être légèrement fléchis afin d'attirer la balle vers la poitrine qui servira de rempart. Les doigts sont largement écartés, pouces rapprochés. Ils doivent s'avancer vers la balle dans un mouvement tout de souplesse et de décontraction. Il faut épouser la forme du ballon pour qu'il n'échappe pas.

Le blocage sur la poitrine. Les bras ramenés au corps. Prise de contact du ballon selon les principes déjà énoncés. Cet arrêt est surtout recommandé au jeune. Il évite le choc souvent brutal du ballon shooté violemment sur la poitrine. Le ballon est ainsi amorti par les mains et le mouvement des bras et ne risque pas de la sorte de repartir en avant.

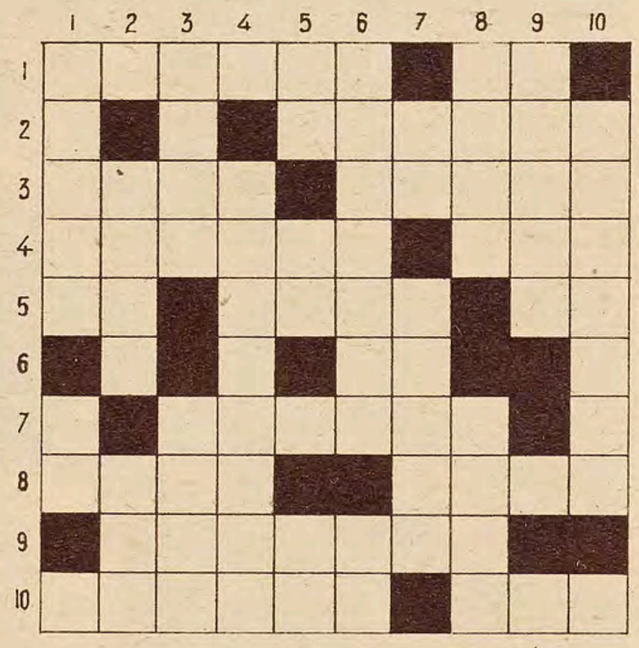
Les mêmes gestes vus sous un angle différent. Ici, la position des mains apparaît très clairement. Tout le corps est en extension. Sur les blocages et principalement sur les balles hautes, il faut garder une réserve de détente pour saisir de nouveau la balle si elle échappe, sauf dans les parades « à la désespérée », quand seul joue le réflexe.

Arrêt sur le côté, lorsque le gardien est pris à contre-pied. Le corps n'est pas en face de la balle. Les bras se déplacent latéralement vers le ballon avec une rotation du tronc. C'est pourquoi il faut entretenir, par des mouvements appropriés, une grande souplesse des hanches. La position des mains est toujours la même dans n'importe quel blocage.

Le coup d'œil sur le terrain. C'est seulement quand la balle est prise entre les mains et ne peut s'échapper que le gardien la quitte des yeux. Instantanément, il cherche le partenaire démarqué à qui il adressera le ballon qu'il a maîtrisé, de manière à lancer immédiatement la contre-attaque. Le goal moderne participe au jeu de toute l'équipe.

LES MOTS CROISÉS DE MAX FAVALELLI

RÉPONDANT au désir d'un grand nombre de ses lecteurs, But et Club-Le Miroir des Sports a décidé de publier, chaque semaine, un problème de mots croisés. Nous cherchions, depuis longtemps, une formule nouvelle et agréable, ainsi qu'un spécialiste de la question. Nous avons trouvé à la fois l'une et l'autre, et nos vœux sont comblés. La formule est fort simple : elle portera exclusivement sur les événements traités dans notre numéro précédent. Le spécialiste auquel nous nous sommes adressés n'est autre que notre éminent collaborateur Max Favalelli, qui se passionna avant guerre pour les mots croisés en prenant contact avec le maître Tristan Bernard, le grand humoriste disparu, dont il est l'héritier spirituel.



PROBLÈME N° 1

HORIZONTALEMENT. — 1. Sera sans doute champion de billard après avoir été champion de basket. Si on le retourne, permet de gagner des parties, mais sur le tapis vert. — 2. Ne va pas souvent aux pâquerettes quand il est dans les bois. — 3. Prénom d'un goal familier à nos lecteurs. Qualifie la vie quand elle bat un record peu enviable. — 4. Conduit douze autres Lyonnais à la victoire. Dans un certain sens, se produit quand on passe des juniors dans les seniors. — 5. En sport. Walcott la reçut in extremis de Marciano. Un article très utilisé par les joueurs de l'équipe allemande. — 6. Brille dans sa spécialité. — 7. Ce Marseillais est le premier dans les plumes. — 8. Ce que fit l'avant centre pour marquer un but. Il comporte toujours trois demis. — 9. Berceau de Vignal. — 10. Ce dirigeant perpignanais n'a point ménagé dans nos colonnes la Fédération de rugby. Dirigeait le cyclisme français.

VERTICALEMENT. — 1. Bien qu'ils passent pour être forts, se sont inclinés devant nos basketteurs. Ferait but avec une tête. — 2. Ce dieu excellerait chez les tireurs à l'arc. Le corps de Libar. — 3. A vu naître Crespo. Ce qu'était le premier vainqueur de Marathon. — 4. Vit Chapatte remporter une victoire. — 5. Phonétiquement : telle est la forme du ballon de rugby. Ainsi commence le pilier. La fin du tennis. — 6. Un des trois qui font notre onze. En tête. — 7. Initiales d'un critique de football qui fut conseiller technique du onze de France. Pour le prendre, il est souvent besoin d'un peu d'élan. — 8. Ce héros de la guerre de Troie eut un homonyme dans les rangs du Football Club de Toulouse. Ignorance d'une chose. — 9. Ce célèbre goal est sorti de sa cage. — 10. Est l'égale de Deledda pour le sexe faible.

(Solution dans notre prochain numéro.)

CE SERA LA TÊTE HAUTE...

POMATHIOS

J'avais en effet averti mes dirigeants dès le mois de juin.

Que reste-t-il dès lors des arguments avancés pour me refuser l'avis favorable que je sollicitais pour l'Union Sportive Bressane, mon club d'origine ? Je trouve que le L.O.U. est devenu bien intransigeant tout à coup. Quels étaient donc l'an dernier, messieurs les puristes, les effectifs du team fanion et où avaient-ils appris les règles du rugby ? Deleage à Vienne; Fabre à Narbonne; Pochard à Bourges; Kusterle à Toulon; Charvet à Isseaux; Junquas à Bayonne; Ansos à Castres; Rouzières à Graulhet; Artigues à Toulon; Pargade à Bayonne; Meunier et moi à Bourg. Perga et Manjot, eux, avaient été formés dans les rangs des juniors.

Je veux encore répondre à quelques questions qui m'ont souvent été posées depuis le veto du L.O.U.

Je maintiens, malgré l'interdit dont je suis l'objet, que la loi Crabos sur les mutations est bonne, mais elle ne doit pas être déformée par les dirigeants.

Si je n'obtiens pas gain de cause, j'abandonnerai le rugby et je deviendrai skieur, sans aucune prétention, bien sûr.

Je n'ai pas songé à passer aux treize et je pense finalement avoir eu raison.

Si je n'étais pas qualifié, j'estime qu'il me serait difficile de tenir ma place dans le quinze tricolore. Je ne serais pas prêt. Je me rappelle cependant avoir disputé un France-Angleterre sans être spécialement préparé.

Ma carrière sportive est peut-être prématurément terminée, mais je quitte la scène la tête haute.

Mais j'espère encore... La Fédération Française de Rugby, après la réception du rapport établi par le Comité du Lyonnais, réparera peut-être l'injustice dont je suis victime.

Avec la permission de mon beau-père, M. Garnier, je vais vous rapporter une réflexion de M. André Caron, ex-président de la section de rugby du L.O.U. :

« Il m'est égal que Michel ne joue pas à Lyon, mais je ne veux pas que ce soit à Bourg ou dans le XV de France », a-t-il avoué à mon beau-père, qui préside aussi aux destinées de l'U.S. Bressane.

Peut-être est-ce parce que Lyon et Bourg sont dans la même poule ?

Les mauvaises langues le prétendent...

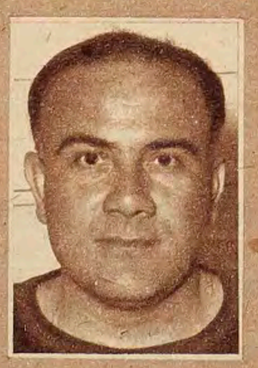
"BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS" présentera bientôt deux nouvelles exclusivités à ses fidèles lecteurs

"MA BOTTE SECRÈTE"

UN RECIT VECU DU FAMEUX INTERNATIONAL DES XIII :

PUIG-AUBERT

"L'ART DU BASKET"



LES CONSEILS DU SÉLECTIONNEUR DE L'ÉQUIPE DE FRANCE :

ROBERT BUSNEL

Au Stade de Colombes, en présence d'une foule qu'on peut évaluer à 60.000 spectateurs, l'équipe de France de football a nettement dominé le « onze » d'Allemagne, battu par 3 à 1. Ci-dessus, sur un corner, notre goal César Ruminski repousse la balle malgré la charge de l'inter adverse Stollenwerck. De dos : Gianessi (2).

LES FRANÇAIS (SUPÉRIEURS) AURAIENT PU VAINCRE PLUS LARGEMENT A COLOMBES

ON avait fondé de gros espoirs sur l'équipe que la France avait formée pour rencontrer le onze national allemand.

La classe et la forme démontrées par de tout jeunes joueurs, comme les Rémois Kopa et Penverne, le Néo-Français Ujlaki et le Nancéien Deladerrière, autorisaient pareil jugement. Et la façon dont nos représentants, étayés par de vieux briscards (Marche, Jonquet), avaient « accordé » leurs talents lors de leur petit stage à Rueil, justifiait l'impression, généralisée, que le onze tricolore allait vaincre.

Nous n'avons pas été déçus sur ce point. L'équipe de France a gagné et justement gagné et il serait vain de lui discuter la légitimité de sa victoire, mais la marge des buts, en fin de partie, aurait dû être plus large en sa faveur.

Cela dit, et en dépit de la satisfaction que l'on doit retirer d'une victoire internationale sur un adversaire dont les dernières sorties furent des succès sur la Suisse et l'Autriche — on connaît la qualité du onze d'Autriche, — nous ne devons pas porter nos représentants aux nues.

Ils ont dominé les trois quarts de la partie. Ils ont conduit le jeu à peu près à leur guise, grâce à une indiscutable supériorité technique de leurs attaquants. Ils ont shooté au but dans la proportion de quatre pour un à leurs rivaux. Enfin, ils ont moins couru que ces derniers qui terminèrent le match à peu près complètement épuisés.

Et cela pour un « trois à un » pénible, étant donné que le deuxième but des Français, la marque étant de un but partout à ce moment (Ujlaki 3e, Walter 16e), ne fut rentré par Cisowski que dix minutes avant la fin de la partie et le troisième, par Strappe, que quelques secondes avant le coup de sifflet final.

Vraiment, nos joueurs, sur le vu de leurs possibilités en regard de celles de leurs adversaires, pouvaient faire beaucoup mieux que cela et, surtout, inscrire à leur actif des buts plus nets que ceux réalisés. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Sans doute parce que, ayant marqué un but dès le commencement du match, ils sentirent qu'ils avaient la victoire à leur portée, même quand Ottmar Walter égalisa d'un joli shot après une course dans un espace laissé libre par Jonquet, jusque-là très désinvolte.

En effet, le déroulement des opérations démontrait, même pour les profanes, que les tricolores, chaque fois qu'ils attaquaient, provoquaient une véritable panique dans le camp allemand, dont les avants, peu souvent servis du fait que leurs pourvoyeurs avaient beaucoup

par Lucien GAMBLIN

plus à défendre leur but qu'à songer à attaquer celui de leurs adversaires, voguaient souvent à l'aventure. Mais — hélas ! — ce que nous avions prévu arriva. Nos jeunes et brillants attaquants annihilèrent la plupart de leurs offensives en exagérant le jeu individuel. Songeant plus à vouloir montrer leur talent personnel qu'à mettre celui-ci à la disposition de la communauté, ils gâchèrent comme à plaisir les plus belles occasions de battre irrémédiablement le portier allemand Turek qui, avec l'aide de ses arrières et de ses demis, dont un, celui du centre, joua le « béton » toute la partie, trouvait toujours le moyen d'intervenir in extremis devant la temporisation des nôtres. Les deux joueurs les plus coupables de cet état de choses furent certainement Kopa et Deladerrière, et aussi le demi gauche Penverne — qui cependant fournit une bonne partie — coupable d'avoir trop porté le ballon au lieu de l'adresser directement à un partenaire.

Tout de même, après la reprise, Kopa passé ailier droit eut plus de champ et joua nettement mieux qu'avant le repos, créant de nombreuses et belles occasions de marquer. Le camp allemand était envahi, les joueurs au maillot blanc couraient partout, leur vaisseau donnait de la bande et l'on s'attendait à chaque instant à le voir sombrer. Les corners se succédaient ainsi que les shots au ras des poteaux, mais la marque ne bougeait pas, car Kopa, Cisowski, Strappe et Deladerrière, dans le but de rechercher la meilleure position de shot, effectuaient toujours un dribble de trop et ne trouvaient pas le chemin qui mène aux filets.

Nous avons dit que les deux premiers buts ne furent pas d'une conclusion très artistique. Ils furent, en effet, réussis par Ujlaki et Cisowski de très près, après reprise d'un ballon dévié. Mais leur préparation avait été excellente. Strappe fut au départ du premier, et Bonifaci et Ujlaki sont à la base du second. Le troisième laissa les joueurs allemands dans la stupeur. Placés devant leur but, alors que Strappe s'apprêtait à botter une balle arrêtée, ils furent tous surpris par le shot qui alla se loger au fond des filets du côté où n'était pas Turek.

L'étude du match joué étant terminée, il convient de dire que la plus belle satisfaction laissée par la rencontre de Colombes fut la constatation que le football français est actuellement riche en valeurs dans le compartiment le plus difficile du jeu : celui des attaquants.

L'avenir du onze tricolore s'est révélé dimanche. Les Kopa, Ujlaki, Penverne ont fait une belle entrée dans la formation nationale, compte tenu des défauts, ou plutôt des exagérations définies plus haut. Ces joueurs ont pris une option pour la future équipe que nos sélectionneurs doivent mettre sur pied pour rencontrer le onze national autrichien, le 19 octobre, à Vienne. Mais le joueur qui domina le lot sur le terrain olympique fut Antoine Bonifaci qui, par sa facilité à évoluer la balle au pied, son sens aigu du football et sa quasi-perfection technique, souleva à maintes reprises les applaudissements.

(Suite page 18.)

L'équipe de France qui a ouvert victorieusement sa saison internationale. De g. à dr., debout : Pibarot (ent.), Gianessi, Ruminski, Bonifaci, Jonquet, Perverne, Marche, Albanesi (remplaçant), Hainaut (mas.). Accr. : Remetter (remp.), Ujlaki, Cisowski, Kopa, Strappe, Deladerrière, Baratte (rempl.).

DEUX LONGUEURS D'AVANCE...

par Max FAVALELLI

A l'instant précis où Nuccio passait le poteau de Longchamp, le shot de Cisowski franchissait celui de Colombes.

A mes côtés, un turfiste amateur de football qui, après un douloureux débat intérieur, avait abandonné le Prix de l'Arc de Triomphe en faveur de France-Allemagne, posa ses lorgnettes :

— Encore un tuyau crevé!

Et, me désignant le maillot blanc bordé d'un liséré noir des Allemands, il ajouta avec un ricanement désabusé :

— Les pronostiqueurs donnaient, à l'écart, la couleur blanche!

Ce fervent de l'hippisme n'avait cependant pas été dépaysé en prenant place dans les tribunes.

— Terrain souple, me souffla-t-il. L'écurie Pibarot sera avantagée, car les Allemands sont plus à leur aise dans le lourd.

Une seule chose le fit tiquer. Apprenant que l'équipe allemande avait une moyenne de vingt-neuf ans, il émit un regret :

— Dommage qu'on ne leur inflige pas un poids pour âge!

En fait, ce poids symbolique des ans alourdit de son plomb les joueurs allemands au cours de la deuxième mi-temps.

Les connaisseurs l'avaient déjà décelé dès l'entrée des équipes sur le terrain. Un soleil timide et qui avait la pâleur chlorotique de l'automne, luisait sur un stade plein jusqu'au bord. Les joueurs sortirent au petit trot de l'orifice du tunnel et, côte à côte, saluèrent le public. Ce qui permit de constater, au passage, que contrairement à toutes les théories établies par les anthropologues, les géants blonds étaient infiniment plus nombreux chez les Latins que chez les Germains. Ce sont là caprices d'une nature insouciante des statistiques.

A peine M. Evans avait-il donné le signal d'envoi que la première attaque était conduite par Wientjens et Termath.

— Ça commence bien! murmurèrent les esprits superficiels.

Ce qui suscita un sourire ironique chéz les initiés.

— Patience! Les Allemands seront contraints de jouer la défensive car nous avons tout sacrifié à l'offensive.

Juste hommage rendu à nos sélectionneurs qui semblent avoir mieux fait leur profit des leçons de l'Histoire que les stratèges de notre Etat-Major.

A la cinquième minute, Ujlaki, qui a la vivacité du ludion et se meut parmi les arrières adverses avec une aisance presque insolente, donne raison à nos théoriciens et, d'un petit coup de patte félin, expédie la balle dans la cage du sombre Turek.

— Le rouge est mis. On paie! On paie! crie mon turfiste au comble de la joie.

Dix minutes plus tard, son allégresse a baissé de plusieurs tons. L'avant-centre Ottmar Walter marque un but qui fait se dresser d'un seul coup cinq mille spectateurs brandissant des feutres taupés ornés d'un ruban vert bouteille.

— Egalité! Il va falloir cravacher.

En bordure du terrain, l'appareil de la télévision, accroupi ainsi qu'un cyclope sur ses pattes épaisses de pachyderme, suit de son gros œil les évolutions de la balle, cependant que les membres de la musique militaire, passionnés par la partie, ont parsemé le gazon de leurs instruments qui brillent dans l'herbe.

— Et ils appartiennent au 1er bataillon du matériel! soupire une dame dont le sens ménager est offusqué par cet aimable désordre.

Repos. A la reprise des hostilités, la foule s'échauffe et clame son espoir. Mon turfiste est satisfait. Pour s'abriter du soleil, Ruminski a coiffé une casquette de jockey à longue visière.

— Casaque écarlate, toque blanche. Les couleurs du baron. C'est dans la poche!

Or ça ne l'est pas facilement. Durant trente minutes, les spectateurs subiront un supplice d'un raffinement oriental. Jouant sur un seul but, nos joueurs ne parviennent pas à concrétiser leur écrasant avantage. Le ballon volette, pareil à un papillon, autour des bois de Turek, mais, au dernier moment, alors qu'on le croit dans les buts, un détour imprévu l'en écarte.

Exprimant en un dicton la sagesse populaire, un fumeur de pipe émet cette formule d'une logique irréfutable :

— Rien ne sert de dominer, il faut marquer un point.

Alors qu'un monsieur, les nerfs à vif, grince entre ses dents à l'adresse de son rejeton :

— Si les Français ne gagnent pas, je te colle une gifle!

Cisowski annihile cette menace qui planait sur un front innocent. Et Strappe, posément, confirmait la victoire grâce à un shot minutieusement ajusté.

— Un tour! Un tour! réclame la foule aux tricolores qui, restant modestes dans le triomphe, se refusent à cet honneur.

Le bonheur rend généreux. Et les spectateurs reportent leurs applaudissements au crédit de l'équipe allemande qui prend congé de ses hôtes par un ultime salut.

— Belle épreuve, conclut mon turfiste. Du deux contre un avec deux longueurs d'avance. Je vais au paddock.

Et il se dirigea vers les vestiaires où Pibarot bouchonnait ses glorieux poulains.

Lucien GAMBLIN (Suite de la page 17.)

Gianessi joua un match moyen et comme Marche, déjà vu sous un meilleur jour, éprouva une évidente difficulté à contenir son ailier.

Ruminski fit bien ce qu'il eut à faire, et n'a rien à se reprocher sur le but qui lui fut marqué. Pas comme Jonquet qui, au début de la partie, joua, semblait-il, un match sans portée et laissa filer Ottmar Walter qui marqua. Par la suite, Jonquet resserra sa surveillance et redevint lui-même. Strappe fit une bonne partie, mais Deladerrière fut faible.

On s'attendait à voir le réputé Fritz Walter briller d'un vif éclat sur le terrain de Colombes.

Or, si, par moments, l'aîné des Walter « exposa » son talent de footballeur de grande classe, il fut éteint par Bonifaci qui lui démontra qu'il était au moins de la même classe que lui, avec... dix ans de moins.

Les meilleurs joueurs de l'équipe d'Allemagne furent les demis Posipal et Schanko, les arrières Retter et Borchenhagen et les ailiers Rahn et Termath.

L'arbitrage de l'Anglais Evans fut au-dessus de toute critique.

LE BUT D'OTTMAR WALTER : LE PLUS BEAU DES QUATRE !

par René VIGNAL

RENE VIGNAL, le goal titulaire du onze tricolore, blessé à l'épaule, n'a pu disputer le match France-Allemagne, mais il a suivi la rencontre de la touche.

Aucun des gestes décisifs du match n'a échappé au coup d'œil du Racingman et René Vignal a accepté de juger pour les lecteurs de « But et Club-Le Miroir des Sports » les quatre buts de la rencontre de Colombes.

1-0 : A LA BASE UN DÉGAGEMENT DE RUMINSKI

César Ruminski eut une part prépondérante dans la réussite du premier but. Il envoya d'un coup de pied puissant la balle à Strappe, dont le centre affola la défense allemande. Turek sortit de sa cage, mais ne put que repousser le ballon qui échoua à Ujlaki qui l'expédia dans les filets en s'y reprenant à deux fois !

1-1 : UNE ACTION ULTRA RAPIDE TERMATH-WALTER

L'arrière droit français est «lobé» par une balle longue, son adversaire direct, Termath, s'en empare, descend le terrain et centre immédiatement sur son leader d'attaque O. Walter. L'avant centre allemand contrôle immédiatement le ballon du gauche et l'envoie du droit dans les buts de Ruminski qui n'a pas pu esquisser un geste de défense. L'Allemagne a égalisé sur une action ultra rapide. Ce sera le plus beau but de la rencontre, un but de classe internationale.

2-1 : 80' CISOWSKI DONNE LE COUP DE GRACE

L'attaque de l'équipe de France lutte depuis le début de la seconde mi-temps pour marquer un but qui — ça ne fait aucun doute — sera décisif. Nos adversaires, repliés en défense, tiennent bon et s'accrochent. Le temps passe et je commence à douter d'une victoire qui ne devrait pourtant pas nous échapper. Mais, à dix minutes de la fin, alors que notre pression s'est relâchée et que les Allemands commencent à reprendre confiance, une attaque d'Ujlaki, « relayé » par Kopa, crée une situation confuse dans les six mètres de Turek. Le goal allemand laisse son demi centre attaquer la balle, celui-ci la dévie faiblement... dans les pieds de Cisowski qui n'a plus qu'à l'envoyer de près dans les filets : il fallait frapper la balle avec rapidité.

3-1 : STRAPPE PARACHÈVE LA VICTOIRE

Menés 2 à 1, alors qu'il ne reste plus que dix minutes de jeu, les Allemands sont maintenant battus et les tricolores dominent de nouveau. Le score semble rester deux buts à un, quand, à deux minutes de la fin, l'arrière droit allemand Retter concède un corner. Notre ailier gauche Deladerrière le tire avec précision. La balle retombe devant les buts de Turek et échoit à l'inter gauche de l'équipe de France, Strappe, qui, d'un beau shot marque le troisième but. Le stade hurle de joie, les Allemands, déçus, lèvent les bras au ciel. Pour eux, le match est bel et bien perdu, mais il l'était déjà depuis le tir de Cisowski à la 80e minute...

Les Allemands se sont donc inclinés par 3 buts à 1 à l'issue d'une rencontre d'une haute qualité technique. Ils redoutaient d'être surclassés par les nôtres et ont joué rapidement la défense. Cependant, l'Allemagne a donné une excellente réplique à mes camarades en première mi-temps. Dans la seconde partie du jeu, la classe des nôtres a parlé et, avec un peu plus de réussite dans leurs shots, nos attaquants auraient pu battre Turek au moins deux fois de plus !

J'ai été séduit par le football pratiqué par nos avants et surtout par Bonifaci. C'est un très grand joueur. Le onze tricolore a joué en grande formation internationale.

NOUS AVONS ÉTÉ BATTUS D'HOMME A HOMME !

PAR GASTON BARREAU
(PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SÉLECTION)

STRASBOURG. — Glovacki ne fut sans doute pas très à son aise à l'aile droite, certes, mais la défaite d'aujourd'hui n'est pas un problème de sélection ni même de tactique : c'est une question individuelle, si j'ose dire. Nos joueurs, sauf Meano et Delepaut, ont tous été battus d'homme à homme. C'était d'ailleurs assez imprévisible.

Nous avons bien songé, Paul Martel et moi, à prendre des dispositions pour lancer un joueur spécialement contre le bétonneur Biewer. Le Lillois Vincent avait même reçu cette mission; en même temps, Saunier jouait à l'aile droite. Alors notre attaque connut un très beau quart d'heure en seconde mi-temps.

Hélas! l'ancienne blessure de Vincent au genou se rouvrit.

D'autre part, nos joueurs (des jeunes) se sont laissé intimider par la virilité, la rudesse même des Sarrois, qui étaient décidés à gagner coûte que coûte.

Mauvaise journée pour nos cadets, mais nous nous consolons tous en pensant au brillant France-Allemagne de Colombes!

(Recueilli par F. H.)

Le demi droit de l'équipe d'Allemagne, Posipal, s'empare de la balle sur une attaque des Tricolores. De g. à dr.: Retter,

Le demi droit du onze tricolore, Bonifaci, fut le meilleur joueur français. Ici, il est venu épauler son arrière Gianessi tombé à terre. Mais, malgré une belle tentative de blocage, l'Allemand Termath réussit à centrer vers les buts français.

La défense allemande s'incline pour la première fois. Strappe a servi Ujlaki et ce dernier a mystifié ses adversaires, ouvrant ainsi le score. De gauche à droite : Deladerrière (11), Schanko, Wientjes, Turek, Kopa, Ujlaki et Strappe.

Deladerrière (11), Liebrich, Borkenhagen, Ujlaki, F. Walter, Posipal, Kopa, Schanko, Bonifaci (4), Rahn (7), Penverne, Cisowski.

L'avant centre de l'équipe de France, Kopa (à terre), a réussi à passer la balle en avant malgré l'opposition du demi droit Posipal, mais l'arrière droit Retter, qui s'est élancé, s'en emparera avant Deladerrière qui la convoitait. Au second plan : l'inter Wientjes.

PAUL ORDNER A "CROQUE" LE DEPART DU PREMIER BUT

Notre dessinateur Paul Ordner a saisi sur le vif l'action prépondérante de l'inter gauche français Strappe sur le premier but marqué par le onze tricolore. Strappe, qui a réceptionné le dégagement de Ruminski, fonce à toute vitesse au milieu de la défense allemande qu'il semble avoir disloquée. Posipal, Liebrich et l'arrière droit Retter (2), déséquilibrés ou projetés, tombent à terre. Strappe adressera la balle à Ujlaki qui l'enverra dans les filets du goal Turek.

JEAN BARATTE A HURLÉ DU BORD DE LA TOUCHE

De la touche, Baratte, inquiet, conseille ceux qui sont sur le terrain : « Attention à Fritz Walter ! »

Bouche ouverte, Baratte est muet de saisissement : Cisowski vient d'obtenir le second but.

Baratte a le sourire, le match s'achève et Strappe, son coéquipier lillois, a assuré notre succès.

Ex-capitaine du onze tricolore, Baratte, interviewé par les radio-reporters, dit sa satisfaction.

L'équipe de France avait marqué dès la 5e minute, puis avait concédé l'égalisation aux Allemands. Dès le début de la 2e mi-temps, le onze tricolore s'imposa mais ne put prendre l'avantage à la marque. Il fallut attendre la 80e minute pour que Cisowski, sur passe de Strappe, obtienne un second but (ci-dessus). De gauche à droite : Wintjes, Cisowski, Retter et Turek.

Nos joueurs ont triomphé et se congratulent après la victoire. Ruminski s'est précipité sur Strappe et le félicite d'avoir à l'ultime minute consolidé notre victoire. De g. à dr. : Kopa, Strappe, Ruminski, Penverne, Bonifaci, qui fut le meilleur des Tricolores, Curyl, Cisowski et Jean Baratte qui, malgré son regret de n'avoir pas joué, s'associe à la joie de ses camarades.

En prenant nettement sa revanche sur Annaloro Sneyers a gagné le droit de retrouver Ray Famechon

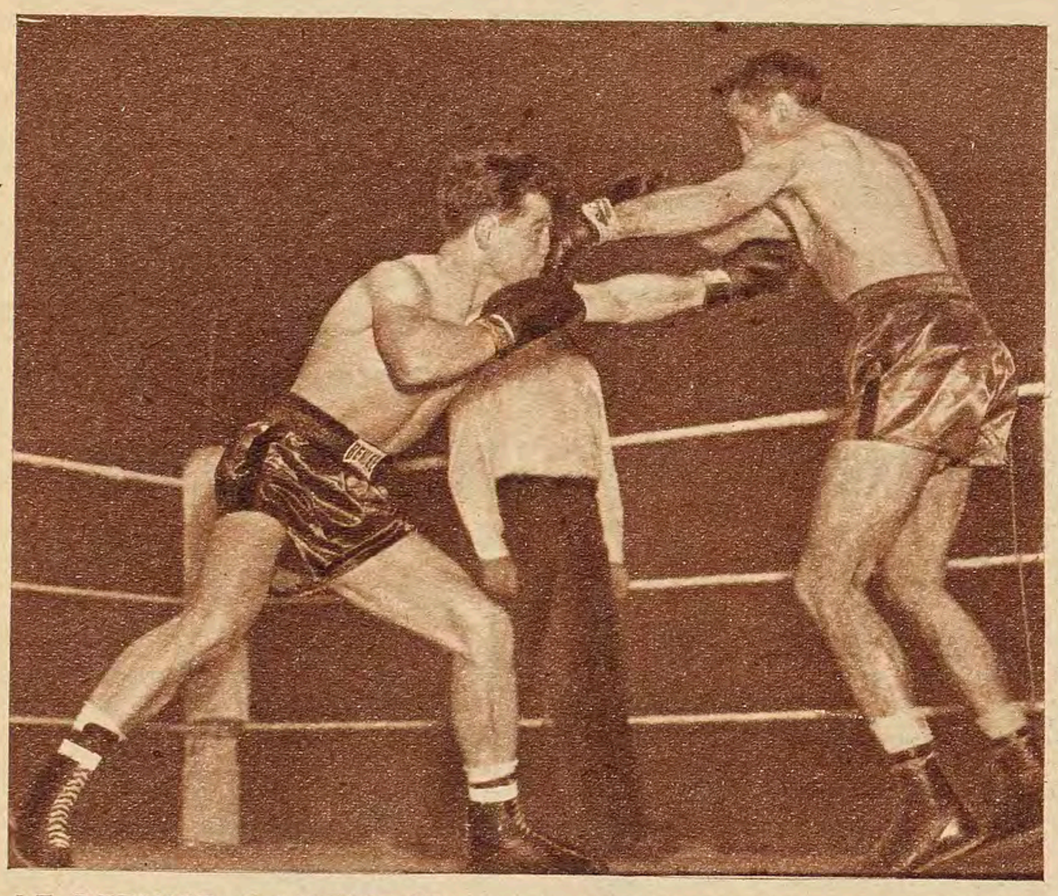
De notre envoyé spécial Andy DICKSON

BRUXELLES. — La Belgique sportive a pardonné à Jean Sneyers. Quand il se heurtera à Ray Famechon, le 6 décembre prochain, « l'Ange du Ring » aura retrouvé la confiance de tous.

La nette victoire aux points — sa revanche — qu'il a remportée sur Gaëtan Annaloro, a forgé un nouvel enthousiasme à ses partisans hésitants. Une défaite avant la limite avait à peu près totalement détruit sa réputation, et c'est devant un petit groupe d'irréductibles, à la confiance inébranlable, réunis dans un Palais des Sports trop grand, qu'il battit son rival.

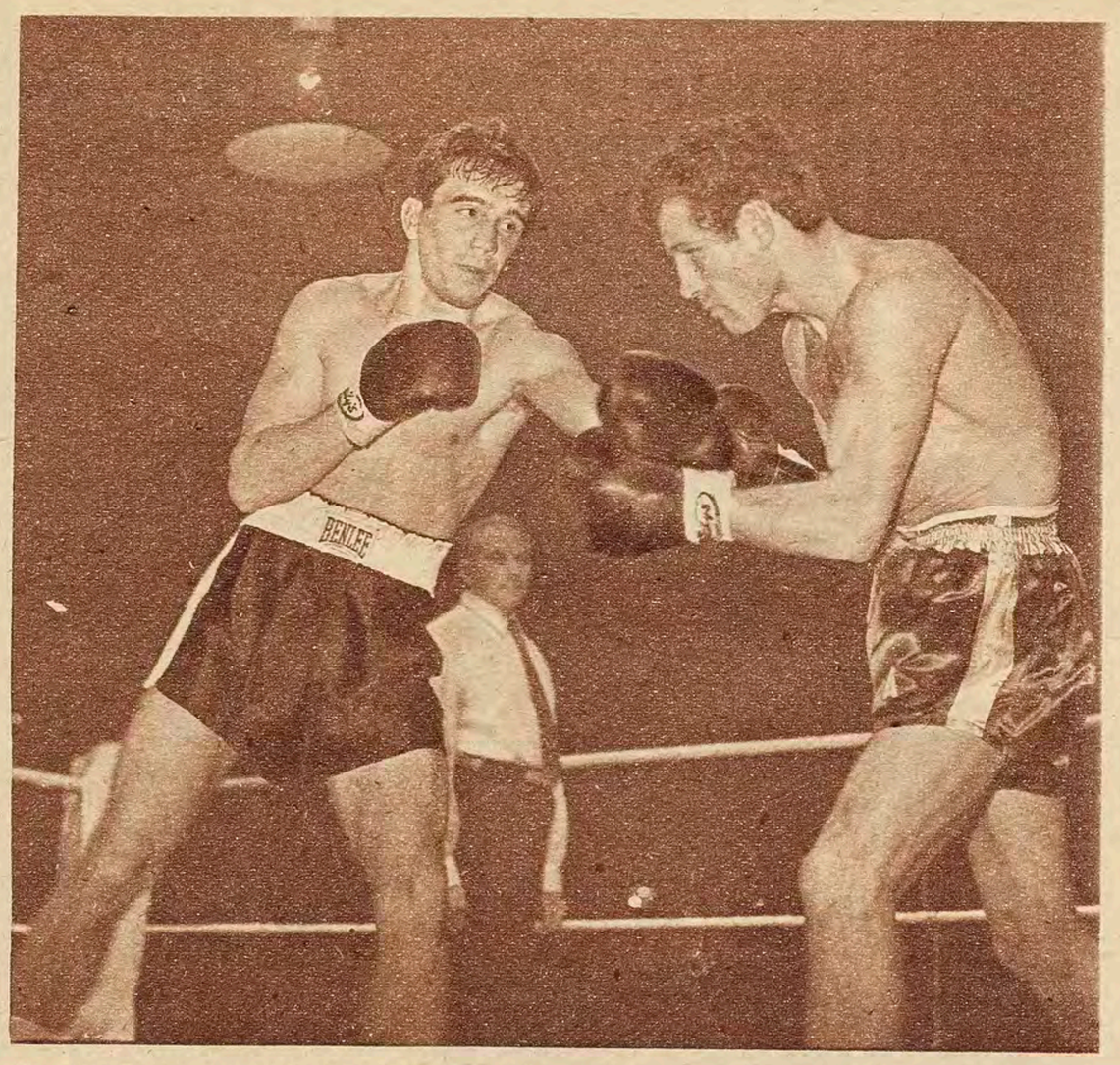
Il le défit nettement, sans discussion, facilement. Le fameux crochet gauche du petit Tunisien, qui avait marqué la fin de Sneyers lors du choc d'Anvers, « passa » bien encore quelques fois, mais sans dommage. Le Belge, maître de la situation d'un bout à l'autre du combat, domina en poids, en taille, en allonge, en boxe. Ce fut donc un choc sans histoire pour le spectateur impartial, mais bien émouvant pour celui qui avait peur d'avoir tort en « croyant » encore à Sneyers. Le crépitement des applaudissements, les hurlements de joie qui saluèrent l'annonce de la décision se prolongèrent longtemps.

Quant à Pierre Montané, il a fait ses adieux à la boxe. Battu aux points par le solide Edgar Delannoit, il a décidé, fort sagement, de se consacrer définitivement à son commerce. Pierre ne pouvait mener de front la boxe et... l'épicerie. A trente-trois ans, après une brillante carrière, c'est une sage décision.



LE DERNIER GAUCHE DE PIERRE MONTANÉ L'ex-champion de France et d'Europe des poids légers, Pierre Montané, a fait, sur le ring de Schaerbek, le dernier match de sa carrière. Il fut défait par Delannoit (à g.). Le Toulousain se consacrera à son commerce.

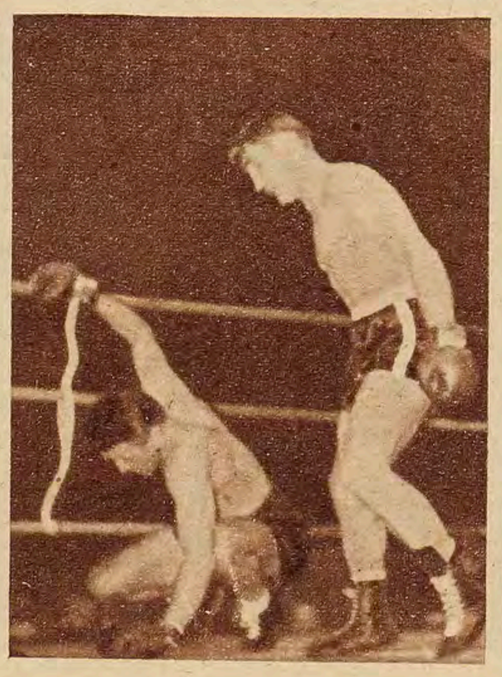
COHEN POURSUIT SON ASCENSION Sur le ring de la Salle Wagram, le scientifique Dante Bini n'a pu enrayer l'ascension du fougueux poids coq nord-africain Robert Cohen. Bini (à gauche) contient d'un gauche une attaque de son rival toujours attentif.

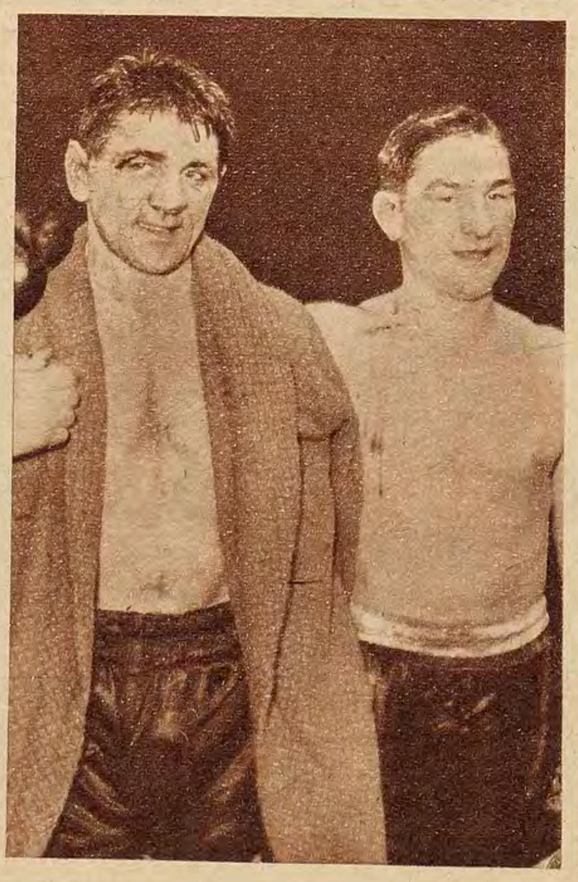


En prenant sa revanche sur Gaëtan Annaloro, samedi soir, à Bruxelles, Jean Sneyers (à g.) a retrouvé tous ses supporters qui doutaient de lui, il gagna facilement son combat aux points.

GILBERT LAVOINE A REPRIS LE FIL DE SES SUCCÈS

Jeudi, à Rome, le frappeur de Laon, Gilbert Lavoine, a remporté une nouvelle victoire avant la limite sur Peyre, qui cessa le combat au neuvième round. L'Italien, qui alla plusieurs fois au tapis, faillit être mis k. o. au deuxième round. Ci-dessus : Lavoine (à dr.) bloque un droit. Ci-dessous : un knock-down (à g.) et les deux adversaires.





CHEMAMA IMPUISSANT DEVANT SANDEYRON A LA MUTUALITÉ

Dimanche, sur le ring de la Mutualité, Sandeyron a gagné la « belle » de son match contre Chemama. Sur une charge de son rival (à dr.) Sandeyron se couvre.

Le combat fut très décevant et Sandeyron ne retrouva sa maîtrise que dans les dernières reprises. L'ex-champion d'Europe (à dr.) vient de rater un long uppercut.

CELTIC DE PARIS-CARPENTRAS (29-9). Les Parisiens triomphèrent à nouveau et occupent maintenant la première place du classement. Sur une attaque classique du Celtic, Soyer, dernier servi, se fait plaquer in extremis par l'arrière Pérez.

LYON DOMINE CARCASSONNE ET LE CELTIC LEADER UNIQUE !

Si le Celtic se retrouve seul en tête du championnat depuis hier soir, il ne doit pas cette promotion uniquement à son triomphe facile sur Carpentras. Il a fallu que Carcassonne aille connaître la défaite à Lyon devant une équipe décidée à venger son échec du dimanche précédent devant les Girondins. Le succès lyonnais ne fut d'ailleurs pas acquis facilement, les Audois firent nettement mieux que de se défendre. Mais c'est le mérite du XIII de Crespo que d'avoir vaincu après une très belle exhibition. On verra dimanche prochain si l'unique leader, le Celtic, parviendra à franchir l'écueil lyonnais mieux que son compagnon d'infortune carcassonnais. Ce sera l'événement numéro 1 du jour.

Décidément, Marseille ne semble pas encore tout à fait au point. Les Phocéens, qui pourtant alignaient toutes leurs vedettes, ont dû s'incliner devant Villeneuve, de peu il est vrai. Mais que Marseille se méfie : les points perdus ne se retrouvent pas toujours facilement. On le regrette toujours en fin de saison...

Mauvaise journée aussi pour Bordeaux qui n'a pas pu confirmer son entrée remarquée en championnat et s'est laissé déborder par Albi, qui paraît tout à fait remis de sa crise intérieure et reparti du bon pied. Toulouse aussi est reparti du bon pied, son large succès sur Lézignan en apporte la preuve. On n'ignore pas, en effet, combien les Lézignanais sont malaisés à battre chez eux...

Le derby méridional Avignon-Cavaillon est revenu au premier nommé. Le travail de Béraud commence à porter ses fruits.

Renaud de LABORDERIE

Les résultats

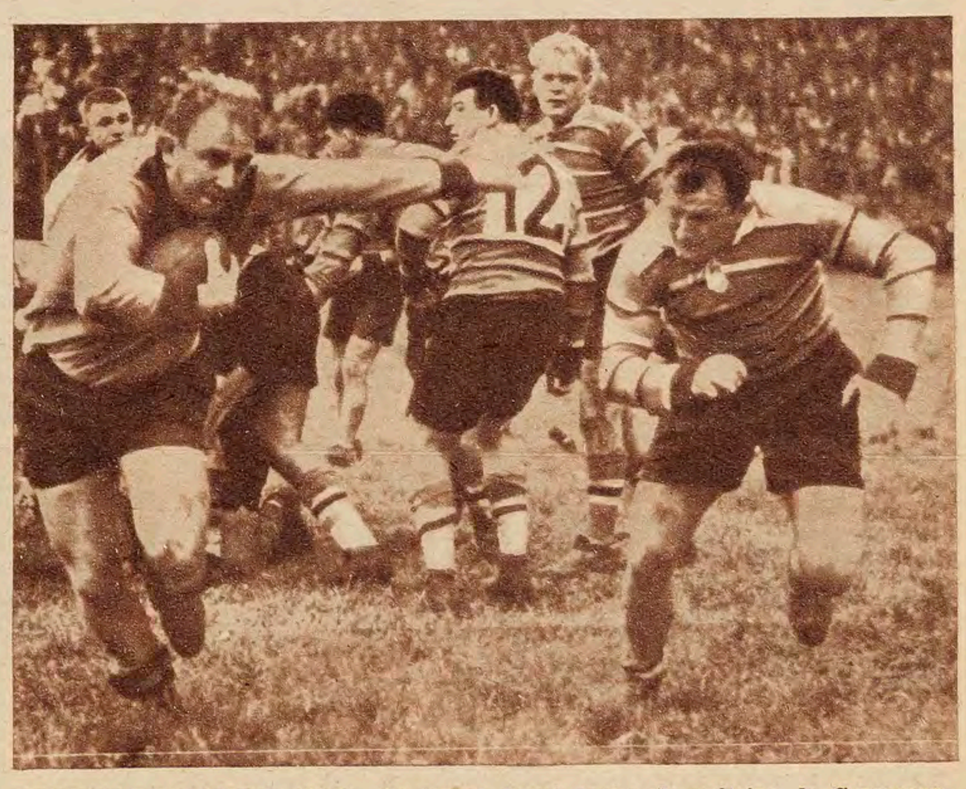
Albi bat Bordeaux, 8-6; Avignon bat Cavaillon, 17-5; Lyon bat Carcassonne, 12-5; Celtic bat Carpentras, 29-9; Toulouse bat Lézignan, 18-5; Villeneuve bat Marseille, 4-0. — Exempt : Perpignan.

Le classement

1. Celtic (4 m.), 12 pts; 2. Carcassonne (4 m.), 10 pts; 3. Lyon, Toulouse (4 m.), 9 pts; 5. Albi, Marseille (4 m.), 8 pts; 7. Villeneuve (3 m.), 7 pts; 8. Carpentras, Cavaillon (4 m.), 6 pts; 10. Avignon, Lézignan (3 m.), 5 pts; 12. Bordeaux (2 m.), 4 pts; 13. Perpignan (3 m.), 3 pts.

VILLENEUVE - MARSEILLE (4-0). Le centre marseillais Grasseau, sur le point d'être plaqué, réussit à passer à Négrier.

RACING-CLUB DE FRANCE-A.S. MONTFERRANDAISE (8-11). Dans ce match comptant pour le Du Manoir, les Montferrandais s'assurèrent un net succès. Cotton ne peut arrêter l'attaque de Duffau.



LYON-CARCASSONNE (12-5). Le ballon serré contre la poitrine, le Carcassonnais Vaslin échappe à l'arrêt du Lyonnais Baldassin. Dans le fond : Montrucolis.

Comment peut-on ressusciter l'athlétisme français ?

VOICI les dernières lettres de nos lecteurs apportant leur contribution à notre grande enquête : « Comment ressusciter l'athlétisme français » (1). On lira avec intérêt les suggestions qu'ils émettent pour remédier à la crise dont souffre ce sport magnifique.

DE M. G. M., A CLERMONT-FERRAND :

LE sport est insuffisant dans les écoles et lycées. Dans un collège de Clermont-Ferrand où j'ai passé quatre ans, nous avions simplement deux heures d'éducation physique par semaine, qui étaient employées au football (3/4 d'heure, le reste du temps s'évaporant dans le trajet qui nous séparait du stade). Au cours de l'année scolaire achevée, j'ai fait UNE FOIS du saut en longueur, UNE FOIS du saut en hauteur, un grimper de corde, un 60 mètres, un 800 mètres. Tout le reste du temps : football. Dans notre collège, chaque professeur (ou moniteur) d'éducation physique possédait UN SEUL ballon de football ou de rugby qu'ils refusaient de se prêter entre eux. Je ne parle pas de l'éloignement du stade (4 km.). Nous faisions ce trajet à pied, la direction nous refusant d'y aller à bicyclette ou par le tramway. Trop de dispenses d'éducation physique aussi dans nos écoles. Il faudrait changer les professeurs d'E.P., trop âgés ou inaptes à remplir leurs fonctions (le moniteur que nous avions cette année n'était jamais présent aux parties de football que nous faisions).

D'UN « MORDU » DE L'ATHLETISME A SIDI-BEL-ABBES :

LA France est incapable d'aligner deux équipes de même valeur comme c'est le cas pour la Finlande. Donc, pénurie d'athlètes. Ensuite, elle est d'un niveau extrêmement faible dans les concours. Le remède : chercher des athlètes où ils sont et non pas attendre qu'ils viennent d'eux-mêmes. Car, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, la France et l'Union Française sont de véritables « réservoirs » d'athlètes. Je prends le cas de Sidi-Bel-Abbès où j'habite. La saison dernière, quelques « mordus » décidèrent de créer une section sous le glorieux nom du S.C.B.A. Ils se tournèrent vers les lycées et collèges et firent signer des licences à des jeunes qui n'avaient jamais pratiqué ce sport, mais possédaient de réelles qualités physiques. Résultats : un cadet court le 80 m. en 9" 2/10, un junior, le 100 m. en 11" 3/10, saute 3 m. à la perche, 1 m. 60 en hauteur et lance le poids à 11 m. Et il existe des quantités de cas semblables, seulement il faut dénicher l'oiseau. Comment ? En créant des épreuves départementales dont les meilleurs éléments sélectionnés seraient examinés à Paris par un comité qui désignerait les athlètes susceptibles de faire une carrière honorable.

D'UN SPORTIF SAINT-GAUDINOIS :

QUELQUES tentatives locales de régénération ne sont pas suffisantes. Aux grands maux, les grands remèdes : 1) La F.F.A. est responsable de l'athlétisme, c'est donc elle qui doit agir. Je ne suis pas suffisamment informé pour critiquer un de ses membres, en particulier le Président. Mais je constate que, depuis 1950 au moins, des réformes s'avèrent nécessaires et qu'elles ne viennent pas. Puisque les dirigeants sont incapables de changer ce déplorable état de choses, qu'on les limoge. Que M. Méricamp et ses acolytes laissent donc la place à plus compétents qu'eux. — 2) Quels sont les maux qu'il faut guérir ? a) la quantité des pratiquants est dérisoire en regard de ce qu'elle pourrait et devrait être; b) la qualité s'en ressent automatiquement; c) d'où il découle que le public se désintéresse de l'athlétisme. Quels sont les remèdes ? 1) Il faut que l'Etat apporte une aide importante à la Fédération en lui accordant des subventions qui servent non à l'entretien de bureaucrates parasites, mais à financer des déplacements internationaux et inter-régionaux et à équiper les clubs. — 2) Que le Ministre de l'Education Nationale et le Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports collaborent étroitement. — 3) J'ai lu dans un récent article de Roger Debaye que les programmes scolaires vont comporter la pratique de l'athlétisme dans le cycle primaire. Je crains que cette mesure ne soit jamais appliquée efficacement. C'est là pourtant que se trouve la clé de la résurrection de l'athlétisme français qui a besoin d'un apport massif de jeunes. — 4) Il serait bon, lorsque les jeunes arrêtent leurs études, que les municipalités de quelque importance leur offrent des stades (accessibles à tous et pas seulement aux footballeurs et rugbymen) et des entraîneurs qualifiés qui leur permettent de poursuivre leur entraînement athlétique. Il conviendrait d'augmenter les cross-countries et les « tours de ville », car les habitants des campagnes qui ont des facilités pour s'entraîner à travers champs pourraient y participer le dimanche. La presse régionale pourrait patronner ces épreuves comme elle le fait pour les courses cyclistes. Ceux qui poursuivent leurs études devraient avoir aussi accès au stade et les professeurs d'éducation physique (en nombre suffisant) devraient être appointés pour entraîner, en dehors des heures de classe, les plus doués de leurs élèves. Il serait bon que le personnel enseignant effectue des stages sous la direction de professeurs d'éducation physique. — 5) Le problème du public sera résolu automatiquement, les résultats obtenus servant de propagande. Mais ce résultat final nécessite une révolution, suivie d'un travail obscur de plusieurs années. La presse a la tâche de changer la mentalité d'une jeunesse trop souvent désabusée et encline à la paresse. Mais, si nous voulons jouer un rôle de premier plan dans la compétition internationale, ce qui ne sera pas possible avant huit ou dix ans, il faut procéder à une réforme totale et orienter les jeunes vers l'athlétisme dès l'âge de dix ans, comme le font les Américains.

DE M. PIERRE QUINZONI, 15, ROUTE DE KINTZHEIM, SELESTAT (BAS-RHIN) :

LA France compte 42 millions d'habitants. Quinze millions au moins devraient faire du sport et les athlètes devraient être au moins 4 millions, ce qui serait déjà très bien. Un excellent travail a été fait par l'équipe fanion. Il est regrettable qu'il n'ait pas été suivi. Il faut surtout trouver de nouveaux dirigeants, compétents et dévoués, et multiplier les compétitions où les vedettes jouent le rôle de propagandistes. Instituer un championnat de clubs de jeunes par régions : Ouest, Est, Sud, Nord, sous forme de poules dont les vainqueurs s'affronteraient en finale à Paris.

DE M. CLAUDE SCHOTSMANS, 22, RUE LAMBLARDIE, PARIS :

ON peut constater facilement que les foules s'intéressent surtout en France au cyclisme, au football et à la boxe. Or, ces sports sont tous trois professionnels. Pourquoi les foules sont-elles attirées particulièrement vers ceux-ci ? Parce qu'une énorme publicité est faite autour des vedettes de ces sports et que celles-ci gagnent largement leur vie. Un jeune s'oriente plus particulièrement vers un sport qui, tout en lui donnant la gloire, lui procurera en même temps son gagne-pain. Voilà où blesse le bât. Le sport devient un moyen de gagner de l'argent, de procurer à l'individu, tout au moins il l'espère, un confort qu'il ne pourrait espérer s'il exerçait une profession normale. Il faut donc si l'on veut ressusciter l'athlétisme français commencer par rééduquer la jeunesse en lui apprenant que le sport n'est pas un métier, mais un délassement, et qu'il doit procurer, non des satisfactions pécuniaires, mais des satisfactions intrinsèques. Il faut ensuite lui inculquer que l'athlétisme est le sport de base par excellence et qu'il est indispensable de savoir courir, sauter, lancer pour bien pratiquer n'importe quel autre sport. Il me semble que toutes les Fédérations de sports d'équipe devraient exiger de leurs adhérents la pratique de l'athlétisme avant de les autoriser à jouer dans l'une de leurs équipes.

Il est évident que c'est à la presse spécialisée que revient en premier lieu ce rôle d'éducateur des foules. En ouvrant largement leurs colonnes à l'athlétisme, la natation, la gymnastique (bravo pour vos souvenirs de Boiteux), les rubriques sportives feraient mieux connaître aux jeunes ces sports de base et leurs champions. La F.F.A., elle aussi, aurait son mot à dire en faisant une propagande intense et en soutenant sur tous les stades le moral de ses athlètes. Mais, pour cela, il faudrait des dirigeants un peu plus dynamiques que ceux qui sont actuellement à sa tête.

DE M. M. DE DARAN, 64, R. PARGAMINIERES, TOULOUSE :

LA réponse du Dr Deschamps est judicieuse. La résurrection de l'athlétisme est surtout un problème de base. Ce travail en profondeur entraîne automatiquement la sélection ultérieure des valeurs. Mais, à l'échelon école, collège, usine, le problème est-il compris ? Dans 75 % des cas, non. Le jeune Français aime en général le sport de spécialité plus que l'athlétisme. L'expérience signalée par votre confrère « Paris-Presse » du 31 juillet me semble intéressante et à suivre, sinon à développer.

(N.D.L.R. : Il s'agit d'une expérience de sept mois contrôlée par le professeur Tanon, de l'Académie de Médecine, et consistant en un régime spécial d'études pour les écoliers de 12 à 13 ans dans une école de Vanves (Seine). Le principe était : 15 heures de stade et 5 heures de sieste obligatoire pour 16 h. 15 d'enseignement général — au lieu de 20 heures — et 4 heures d'enseignements spéciaux — au lieu de 7. Les résultats tant pédagogiques que sportifs ont été excellents.)

DE M. FERNAND CASANOVA, 17, AVENUE DES CONSULATS, ALGER :

IL n'est pas besoin de démontrer qu'il y aura toujours en France de dignes successeurs de nos Jean Bouin, Ladoumègue et Hansenne. Mais comment les découvrir et qui peut le faire avec chance de succès ? L'entraîneur. Comment ? Par une rationalisation et une décentralisation sensée d'épreuves à tous les échelons de valeur athlétique et une saine émulation entretenue avec doigté. De nouveaux stades seraient les bienvenus, mais il semble que ces temps-ci notre grand argentier montre à tous les doublures de ses poches. Pourquoi n'enverrait-on pas deux entraîneurs par département ? En attendant des jours meilleurs, l'élan serait donné. Ces entraîneurs superviseraient et conseilleraient durant toute la première année, tous les jours à heures fixées, les pratiquants de tous les clubs. En fin de saison, ils choisiraient et sélectionneraient les meilleurs et leur accorderaient le titre d'athlètes régionaux. L'année suivante, tous ces sélectionnés s'entraîneraient sous la direction, et la seule, de cet entraîneur. Les plus méritants pourraient être admis à suivre un stage d'une quinzaine à l'I.N.S. où ils ne pourraient que s'améliorer. Une émulation bien orchestrée pourrait faire du titre d'athlète régional une distinction dans le monde de l'athlétisme. En fin d'année, le club ayant le plus grand nombre d'athlètes reçus pourrait être l'objet d'une récompense. En second lieu, il me semble que la reprise des championnats de France interclubs serait souhaitable, avec une petite modification : l'addition des points accordés par la table finlandaise pour le classement général.

Enfin, pour terminer, un essai d'organisation d'épreuves réservées essentiellement aux détenteurs de licences d'une autre fédération (professionnels exclus). Lesdites fédérations pourraient apporter une certaine contribution sonnante et trébuchante, indépendamment de celle qu'elles apporteraient au renouveau de notre sport sur la cendrée.

DE M. MAX DURAND, 67, RUE DU CHATEAU-D'EAU, PARIS :

PERSONNELLEMENT, je ne pense pas qu'il soit nécessaire pour ressusciter l'athlétisme français de l'enseigner à tous les jeunes. Il faut laisser ces derniers libres de pratiquer le sport qui leur plaît et ne pas sacrifier le basket ou le football pour faire renaître l'athlétisme. Ce qu'il faut, c'est favoriser les jeunes attirés par ce sport, et pourquoi ne pas le faire comme pour le football par une école du jeudi, dirigée par quelques entraîneurs ou champions ?

La première réforme à faire est de multiplier les compétitions internationales, nationales sous forme de matches par équipes en instituant par exemple une coupe inter-provinces. La guerre est terminée depuis sept ans et les athlètes (à part deux dans chaque spécialité) n'ont guère plus d'occasions d'affronter les champions étrangers. Pourquoi ? Encore faudrait-il que chaque équipe soit animée par un capitaine comme Valmy. Si le président de la F.F.A. venait lui-même au centre du stade encourager les athlètes, le moral de l'équipe s'en ressentirait évidemment.

C'est pourquoi je dis, pensant à Hansenne : « Quel beau rêve ! »

DE M. R. LARRIEU, INSTITUTEUR, CHRONOMETREUR REGIONAL DE LA F.F.A., A RABASTENS-DE-BIGORRES (HTES-PYRENEES) :

LE problème se présente sous un double aspect : athlètes et organisation territoriale. On peut classer actuellement les athlètes en trois catégories : les licenciés des grands clubs parisiens et les provinciaux classés dans les deux premiers des championnats de France, qui ont une saison organisée; les mordus, comme ce jeune Lourdais qui parcourut l'autre dimanche 45 kms à vélo pour participer à un 3.000 mètres; ceux pour qui la saison s'achève après les championnats départementaux, régionaux ou nationaux. Il faut que l'athlétisme de premier plan intéresse un plus grand nombre d'athlètes.

Les ligues actuelles, de force très variable, occupent un territoire à la fois trop grand et trop petit. Il faudrait, à mon sens, diviser la France en six régions (ou ligues) comptant environ 7 millions d'habitants, c'est-à-dire des possibilités de recrutement équivalentes : Ile-de-France (Paris), Nord (Lille-Rouen), Est (Strasbourg-Dijon), Sud-Est (Lyon-Marseille), Sud-Ouest (Bordeaux - Toulouse), Ouest (Nantes-Tours). Chaque ligue devrait disposer d'une semi-autonomie et aurait son calendrier (matches inter-ligues, rencontres internationales : Nord-Belgique, Sud-Est-Italie du Nord, etc.). Seraient classés athlètes nationaux, non ceux qui réalisent une performance minimum, mais ceux qui comptent trois sélections dans leur ligue ou dans l'équipe nationale.

Il est nécessaire de rétablir les championnats inter-clubs. Voici une formule : catégorie fédérale : 36 clubs répartis en trois poules géographiques de 12. (N.D.L.R. : Suit un développement technique trop long pour être publié, mais dont Marcel Hansenne a pris connaissance avec intérêt.)

Le travail de propagande en profondeur doit être effectué simultanément par le sommet et à la base. Trop d'apprentis champions ignorent qu'il faut être un bon athlète pour briller dans un sport quelconque (Jean Prat aurait pu devenir un excellent décathlonien et Jany, à 17 ans, était le meilleur lanceur français de poids cadets). Un concours du meilleur village dans le cadre départemental, une tentative comme « l'opération javelot » de Gaston Meyer complétée par un effort en profondeur sur une course et un concours chaque année (javelot et 1.500 m. en 1953, perche et 200 m. en 1954, par exemple), avec finale nationale en présence des entraîneurs spécialisés sont à encourager.

Toutes les villes de 10.000 habitants devraient avoir leur stade (Tarbes, ville de 48.000 habitants, n'en a pas), tandis que les villes plus modestes pourraient se contenter d'installations plus simples.

Il faut enfin agir sur le public par l'information et attirer les spectateurs par des réunions spectaculaires. Enfin, il faut à l'athlétisme des dirigeants qui « vivent » ce sport. Un Gaston Meyer appuyé par le dynamisme d'hommes tels qu'Hansenne, Valmy, Rochard ne tarderait pas à redresser la situation.

DE M. FRANÇOIS MARIE, MORLAIX (FINISTERE) :

IL faut effectuer un travail complet, progressif et, pour cela, prendre l'athlétisme à sa base, dès l'école primaire. A cette époque de la scolarité, l'enfant assimile assez vite. Malheureusement, les horaires d'éducation physique dans lesquels on pourrait introduire des notions d'athlétisme sont insuffisants, malgré quelques progrès depuis la guerre. Il faudrait faire appel à des moniteurs compétents qui remplaceraient les instituteurs que les programmes scolaires trop chargés accaparent. Il faudrait étendre le travail, toujours à la base, à la campagne. C'est souvent là que l'on trouve des athlètes dont les qualités naturelles ne demandent qu'à s'épanouir. Mais tout dépend de l'Etat, qui doit revoir les programmes scolaires, accorder des subventions aux municipalités, aux clubs pour l'achat de terrains.

DE M. HENRI LACOMBE, MAISONNEUVE, SAINTE-FEREOLE (CORREZE) :

JE voudrais essayer de présenter le point de vue d'une classe un peu délaissée : la classe paysanne. Combien y avait-il de ruraux parmi les sélectionnés d'Helsinki ? Est-ce la faute des sélectionneurs ? Certes pas, mais des dirigeants qui devraient exiger beaucoup plus pour la diffusion de ce sport. Avant la guerre de 1939, le sport était pratiquement inconnu dans nos campagnes à l'école primaire. Cela a un peu changé et nos jeunes écoliers, s'ils ne pratiquent guère l'athlétisme, souvent par manque de terrains appropriés, se livrent aux jeux d'équipes. S'il y avait de bons dirigeants, quelle pépinière d'athlètes n'aurions-nous pas ! Au cours de mon service militaire, combien de ruraux ai-je vus, lourds, « patraques » au début des épreuves physiques et qui, rapidement, causaient des surprises.

DE M. ANDRE LE GUELLEC, 20, RUE DE ROCHEFORT, A ARGENTEUIL :

UNE seule solution : faire comprendre à tous nos éducateurs (et surtout à ceux des écoles primaires) l'importance de la qualité physique des individus dans une civilisation aussi techniquement poussée que la nôtre. Si cela était possible, nous arriverions au développement désiré de l'athlétisme. Il faudrait alors reprendre l'éducation athlétique à l'envers de ce qui se fait actuellement. Démonter le geste pour l'enfant et lui apprendre la seule chose valable avec le jeu jusqu'à sa majorité physique : le style. Cela conduit vers le triathlon que j'ai créé en France en 1937 avec l'idée que sa diffusion (qui est devenue réelle) permettrait d'éviter les spécialisations hâtives.

J'aimerais n'être « ni sceptique, ni destructeur », mais je ne crois plus guère depuis un certain temps à la renaissance de notre athlétisme parce qu'en vérité nous sommes une civilisation décadente qui s'accommode du jeu, mais ne tolère plus les rigueurs de l'athlétisme. Nos éducateurs ont failli à leur mission et continuent à le faire chaque jour qui passe. Je pense sincèrement que notre jeunesse, même inconsciemment, veut autre chose. Hélas ! ce n'est pas là une question seulement physique. Si, comme le dit Giono, « la jeunesse, c'est la passion de l'inutile », c'est-à-dire la passion de la chose désintéressée, je suis dans l'obligation de penser que nous n'avons plus de jeunesse véritable, et c'est bien décourageant. Votre beau métier de journaliste vous oblige à conduire vers la performance pour et par l'information. Mais n'oubliez pas qu'il faut repartir à zéro. Pensez au moral qu'il faut créer pour voir sortir des hommes qui créeront eux-mêmes leur propre joie, car elle est en eux.

DE M. MICHEL SAILLOUR, 29, RUE EDOUARD-FERAY, EVREUX (EURE) :

EDUQUER la masse nous donnera des champions dans 8 ou 10 ans. Le plus urgent n'est-il pas de conserver TOUS les champions en puissance que nous possédons au lieu d'en laisser filer 80 % chaque année ? La solution : créer à brève échéance une catégorie « jeunes seniors » réservée aux jeunes gens de 20 à 22 ans qui pourraient ainsi s'épanouir physiologiquement et physiquement au contact de garçons de leur âge et de leur force et les ferait patienter en attendant de devenir eux aussi, à 23 ou 24 ans, les champions seniors qu'une adaptation progressive aurait préparés.

DE M. ANDRE CHAUVIN, 90, RUE DES CEVENNES, PARIS :

IL faut distinguer la part qui revient à la F.F.A. dans le redressement de l'athlétisme français de l'organisation du sport en France qui reste entièrement à réaliser, en dépit des efforts accomplis depuis quelques années, et appartient aux pouvoirs publics.

La mission de la F.F.A. est de constituer, puis de plaider auprès de qui de droit, le programme de l'éducation sportive. La question des hommes me paraît primordiale. N'importe qui n'est pas bon à n'importe quoi. Le Conseil des Anciens, cher à Hansenne et composé de champions éprouvés, ayant foi dans leur spécialité, Valmy à Tarbes, Vernier à Grenoble, Bally à Lyon, Rochard à Saint-Etienne, Guyodo à Nantes, Lunis en Normandie, Heinrich à Strasbourg, peut constituer l'épine dorsale de l'athlétisme français.

★

Ainsi que nous l'avons annoncé, il ne nous est malheureusement pas possible de publier toutes les lettres tardivement reçues. Nous nous en excusons donc auprès de MM. R. Dufour, à Kefsemmah, par Lafayette (Constantine), P. A., de Lyon, Bernard Vergès et ses amis, C. Corbin, 31, chemin des Forges, à Nantes (qui place la question sur le plan constitutionnel en se demandant comment est élu M. Méricamp), Mme M. Moraine, 22, rue de Nantes, à Niort, MM. A. Lelièvre-Dubroeuille, à Aubervilliers, R. L., 37, rue de la Côte, à Ezy-sur-Eure (Eure) et J. W., à Boulogne-sur-Seine. Si leurs envois, quel que soit leur intérêt, ne peuvent trouver place dans ces colonnes, ils n'en ont pas moins été très attentivement lus par Marcel Hansenne et viendront aider à sa synthèse de la question.

(1) Voir « But et Club-Le Miroir des Sports », nos 369, 370, 371, 372.

LA SEMAINE PROCHAINE, PREMIER ARTICLE DE MARCEL HANSENNE :

UN ATHLÈTE NAIT A DIX ANS !

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

NUMÉRO EXCEPTIONNEL 24 PAGES

Raymond GUÉGAN (1er) et "Brik" SCHOTTE (2e) font leur tour d'honneur après l'arrivée de Paris-Tours